

Humbert JACOMET
Conservateur Honoraire du patrimoine
Vice-Président de la Société des Amis de Saint Jacques

UN « DRÔLE » DE PÈLERIN NOTE DE LECTURE

“Rentre chez toi auprès des tiens
Annonce-leur tout ce que le Seigneur a fait
pour toi dans sa miséricorde” (Mc 5, 19)

Tout conspire à faire échapper le livre de Jean-Marc Potdevin¹ aux colonnes érudites de ces Cahiers. En effet, sans parler du fond, et du sous-titre qui éveille irrésistiblement la méfiance, ni l'en-tête ni la couverture éblouissante qui en forme l'enveloppe ne comportent à première vue la moindre allusion à ce qui fait “régulièrement” l'objet des “Études Compostellanes”. Or, s'agissant d'un authentique témoignage “pèlerin”, cette discrétion, ce renoncement à se réclamer bruyamment d'un thème porteur est, à y bien réfléchir, un critère de bon augure, car cet ouvrage n'aura pas été monté en épingle par les circuits médiatiques dont l'effet habituel est d'affadir tout ce à quoi ils touchent, et c'est là un euphémisme². Fraîcheur et

authenticité des confidences restées inaperçues!³

Grasset, 1999, éd. de poche, p. 50; *Celui par qui le scandale arrive*, DDB, Paris, 2001, pp. 119-120).

³ À titre d'exemple, voici le récit du Père René-Luc, prêtre du diocèse d'Albi, qui, sous un titre anodin, “Sur le chemin”, fait l'objet du § 27 d'un livre intitulé *Dieu en plein cœur* (Paris, Presses de la Renaissance, 2008, pp. 189-197). Ce dernier va à Saint Jacques, seul, au cours de l'été 1999, Année sainte. À Lourdes, où il a fixé son départ, un 15 août, il désire se confesser et tombe, comme “par hasard”, sur le Père Daniel-Ange (voir *infra* notes 8 et 23). Chaque jour il grave sur son bourdon le nom de ceux auxquels il offre sa journée. La rencontre de douze cyclistes italiens vociférant, de ceux que le pèlerin piéton redoute, le chavire. De retour, il obtient de son évêque la permission de compléter ses études à l'Institut Notre-Dame de Vie, à Venasque, fondation du Père Marie-Eugène et de Marie Pila (cf. Raymonde RÈGUE, *Père Marie-Eugène de l'enfant Jésus, maître spirituel pour notre temps*, Éd. du Carmel, Venasque, 1978, pp. 27-37). Il se plonge dans l'œuvre qui est toute la vie de ce Carme: *Je veux voir Dieu*, et rédige un mémoire sur “l'action de l'Esprit Saint” au seuil de la vie mystique. Ce chapitre succinct, inconnu de Potdevin, est pourtant comme le prélude ou l'annonce de son livre (voir pp. 39, 44 et 157-158, et § 13). De fait, il est un type de causalité qui échappe totalement à l'histoire ordinaire, écrite à vue de nez, le plus souvent à coup de statistiques, c'est celle qui révèle l'impact de la Communion des saints sur le cour des destinées et, partant l'œuvre créatrice de Dieu. Cette dimension cachée est celle qui habite et traverse l'histoire de l'Eglise qui

¹ Jean-Marc POTDEVIN, *Les mots ne peuvent dire ce que j'ai vu. L'expérience mystique d'un business angel*, Editions de l'Emmanuel, Paris, 2012, 186 pages.

² René Girard évoque à maintes reprises “ce nivellement”, “cet aplatissement universel”, générateur de violence parce que tout finit par se ressembler, qui n'épargne pas le monde de la pensée et moins encore celui des médias (René GIRARD, *Je vois Satan tomber comme l'éclair*,

Il est vrai que l’auteur se défend d’avoir écrit un livre “sur le Chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle” (p. 81). Il se réserve d’en conter plus tard les merveilles⁴. Mais parce que “le monde a basculé” pour lui et “s’est violemment éclairé de l’intérieur” (p. 65), parce qu’il ose parler “de ce que personne n’avait vu de ses yeux ni entendu de ses oreilles” - de mémoire de pèlerin du moins, si l’on excepte le *Pèlerin russe* (pp. 39, 142-145) -, mais aussi de “ce que le cœur de l’homme n’avait pas imaginé” (I Cor, 2, 9), il a fait davantage. Incontestablement ces pages projettent un éclairage inédit parce qu’elles manifestent crûment les ressorts du “Chemin” et “la Lumière” qui aimante le pèlerin, cette lumière que les clartés aveuglantes de la raison s’acharnent à “éteindre” depuis longtemps et de bien des façons (pp. 40 et 141)⁵. Aussi



vaudrait-il la peine de les scruter et d’en débattre à fond, car c’est bien la question de fond qui seule intéresse⁶.

En effet, elle est tout simplement cruciale, puisqu’il s’agit de “savoir” pour de bon “si on marche vers Santiago ou si on marche au hasard et à la nécessité de nos pulsions de vie et de mort” (pp. 119-120), auquel cas il ne reste plus qu’à tirer sa révérence à l’Apôtre en lui adressant un hommage de pure forme à Compostelle,

et aller directement brûler ses guenilles au Finistère de Galice en regardant le soleil sombrer dans l’océan, comme le papillon se brûle les ailes sur une ampoule de réverbère, dans l’espoir purement onirique d’une fusion cosmique que rien ne garantit⁷.

est en parfaite consonance avec l’Histoire Sainte, dont elle est la continuité. Cette histoire, au sein de laquelle les pèlerinages s’inscrivent à leur modeste place, est proprement le sujet de l’histoire chrétienne.

⁴ “J’écrirai peut-être un jour sur ce Chemin qui (...) n’est pas l’objet de ce livre. Écrire sur le Chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, jusqu’au cap Finistère, dont mille livres déjà remplissent les rayons de témoignages lumineux. Écrire sur la sagesse et la richesse humaine (...)” (p. 81).

⁵ L’article “Pèlerinage”, rédigé par le Chevalier de Jaucourt pour l’*Encyclopédie* de D’Alembert

et Diderot, est révélateur de la défiance que nourrissent à son égard tant l’esprit des Lumières que le Despotisme éclairé qui s’en inspire: “Voyage de dévotion mal entendue (...). On est revenu de cet empressement (...). En un mot les courses de cette espèce ne sont plus faites que pour (...) des gueux (...)”, (voir H. JACOMET, “Pèlerinage et culte de saint Jacques en France”, *Pèlerinage et Croisades*, Paris, CTHS, 1995, p. 182, note 372).

⁶ Le rédacteur de ces lignes envisage de produire à ce sujet un petit essai qui consisterait à confronter le témoignage de Potdevin à d’autres récits contemporains.

⁷ “Jacquiers”, “jacquets” ou “saintjacaïres” s’y rendent à compter du XV^e siècle, si du moins l’on s’en tient aux témoignages conservés. Les pèlerins “postmodernes” ont accoutumé d’y venir brûler leurs guenilles.

Toujours est-il que le lecteur est en droit de demander au critique en vertu de quel privilège il a goûté à cet “élixir”, car ce livre licencieux se présente comme une scandaleuse “invitation à l’ivresse” (p. 15, 90, 132). Que personne cependant n’aille imaginer que le ratiocineur proluxe qui tient ici la plume puisse se prévaloir d’un flair quelconque et moins encore d’un palais! Non, c’est à la rencontre improbable d’un nommé Paul qu’il doit d’avoir pu humer cette “fiole”, hasard de chantier d’un architecte cinéaste, poète et metteur en scène à ses heures, qui la lui a débouchée, un soir en Auvergne, sous la forme d’une “confession” orale, filmée par lui en juin 2013, à la demande de l’évêque d’Albi. Cette vidéo était destinée, parmi d’autres, à tourner en boucle dans l’une des chapelles de la cathédrale Sainte-Cécile, au fort de l’été 2013, - peut-être celle-là même qui était dédiée à saint Jacques, qui sait! -, afin d’édifier, avec la permission du curé, ceux des nombreux visiteurs qui, attirés par la beauté de ce temple, auront eu le loisir ou la curiosité de s’asseoir un instant pour regarder, écouter et entendre⁸.

Car c’est bien d’un pèlerin qu’il

⁸ L’idée est née à la suite de la projection, à Albi, du film consacré à *La boutique de l’Orfèvre*, pièce du jeune Karol Wojtla, futur pape Jean-Paul II, à laquelle assistaient Mgr Jean Legrez et Paul de Cassagnac, recteur de la cathédrale. L’école d’Évangélisation du Père Daniel-Ange se trouve près d’Albi, c’est pourquoi le Père René-Luc n’était pas sans le connaître (voir notes 3 et 23).

s’agit, même si un énigmatique sous-titre lui décerne le qualificatif insolite de “business angel” qui s’accorde bien avec la réverbération de ces sortes de “twin towers” qui crèvent la couverture⁹. Un drôle de pèlerin au vrai, “propulsé” (p. 165) ou expédié à Saint Jacques “de grace especial”¹⁰ en vertu d’un décret tombé du ciel certain jour de la fin du mois de mars de l’année 2008, dont ce dernier devrait vérifier si d’aventure il ne coïnciderait pas plutôt avec le 25, jour de l’Annonciation¹¹ qui est le “mystère de foi” auquel est con-

⁹ Qu’il soit question d’“expérience mystique” dans le sous-titre, ne suffit pas à disqualifier l’auteur bien qu’une telle licence soit globalement irrecevable de nos jours. Pour le sérieux de l’affaire, que le lecteur veuille bien considérer que l’Évangile réputé le plus “mystique”, celui de Jean, est regardé par un très grand nombre d’exégètes comme le plus précis sur le plan historique et chronologique. C’est que, loin de s’exclure, ces extrêmes s’appellent et il n’y a entre eux nulle contradiction. La mystique parce qu’elle est une “technique” de pointe exige, en effet, la plus grande précision. Il ne s’agit donc pas ici des douces “rêveries d’un promeneur solitaire”.

¹⁰ “De grace especial” est l’expression consacrée qui s’attache aux XIV^e et XV^e siècles au pardon des crimes accordé par le Roi en vertu d’une lettre de rémission, dont Mme Claude GAUVARD a fait l’enseigne de sa thèse: *Crimes, Etat et Société en France à la fin du Moyen Age* (Paris, Publications de la Sorbonne, 1991). L’octroi de cette “grace” s’accompagnait parfois de l’obligation d’accomplir un pèlerinage. Comment ne pas songer ici au “Compostelle malgré moi”, qui sous-titre l’*Immortelle randonnée* narrée par l’écrivain Jean-Christophe RUFIN (Éd. Guérin, Chamonix, 2013).

¹¹ “C’était hier (...). Cet hier, c’était fin mars. Fin mars 2008. Le 23 mars peut-être. Et il fallait que ça cesse. Je ne sais pas bien quoi, mais il fallait que ça cesse (...). C’était juste urgent” (p. 19). L’auteur qui est né un 7 avril, est, en effet, très sensible à “la magie des dates”, son odyssee l’ayant à jamais guéri d’attribuer au hasard la moindre circonstance ou coïncidence (pp. 38, 88, 158 et 182).

sacrée la cathédrale Sainte-Marie d’Anis, vers laquelle son itinéraire devait infailliblement l’aiguiller au sortir de Grenoble¹², puisque, comme le chantent les Palinods du Puy de Rouen, “Marie est du chemin la sûre montjoye”¹³.

Jean-Marc Potdevin est donc de ceux qui, tel Abraham, sont partis un beau matin dans la brume “sans savoir où ils allaient”¹⁴, c’est-à-dire sans avoir aucune connaissance ou notion préalable de la destination à laquelle ils se sont soudain sentis appelés¹⁵. “Appel” est, du reste, le



Marie est du sûr chemin infaillible montjoye

mot employé dans l’entretien évoqué plus haut, “appel clair et précis”, ainsi que le confirme l’écrit (p. 37)¹⁶. C’est assez dire que la décision inopinée de partir ne fut guère, en l’occurrence, la concrétisation d’un désir d’évasion dûment planifié et mûrement réfléchi, quoique le protagoniste ait réellement perçu l’urgence d’une rupture, et le mot ici n’est pas trop fort. Du reste, route et rupture c’est tout un¹⁷.

¹² Depuis Grenoble, le pèlerin greffa sa marche sur la moderne voie dite *Via Gebenensis* qui unit Genève au Puy. L’Association Rhône-Alpes des Amis de Saint-Jacques a assuré le balisage de cet itinéraire dont le topoguide a paru au mois d’avril 1998, bilingue allemand-français, sous le titre *Chemin de Saint-Jacques de Genève au Puy-en-Velay. Route de Genève*. “Le Chemin sur lequel je marchais était celui qui relie Genève au Puy-en-Velay. Il draine les pèlerins de Suisse, d’Autriche, d’Allemagne, de Pologne, par un réseau de chemins qui irriguaient ainsi toute une partie de l’Europe” (p. 100). En 2009, ce topoguide en était à sa 20^e mise à jour. Ensuite, à partir du Puy l’itinéraire est balisé par le Gr. 65, progressivement tracé du Puy aux Pyrénées à partir de 1971 (voir “Le lancement du GR 65”, *Cahiers de la Haute-Loire*, année 2009, pp. 388-394).

¹³ La formule exacte est “du seur chemin infaillible monyoye” (Ms. du XVI^e s., Paris, BNF, miniature reproduite dans *La quête du sacré, Saint-Jacques de Compostelle*, Turnhout, Brepols, 1985, p. 138, voir *infra* note 49).

¹⁴ L’expression est empruntée au fameux passage de l’Épître aux Hébreux (11, 8) qui campe la foi intrépide des patriarches qui firent “profession d’être étrangers et voyageurs sur la terre” (11, 13), et insiste sur la figure d’Abraham (11, 8-19), un Abraham si différent de l’Ibrahim évoqué par le Coran qu’ils semblent bien n’avoir de commun que le nom (François JORDAN, *La Bible face au Coran*, Paris, Ed. de l’Œuvre, 2011, pp. 18-28).

¹⁵ “Je décidai de partir... À pied. Loin. Seul... : sans réfléchir, c’était clair que j’allais à Saint-Jacques-de-Compostelle. Sans même savoir où

c’était...” (p. 19).

¹⁶ “C’était hier que je recevais l’appel sans m’en rendre compte le moins du monde. Appel à partir” (p. 19).

¹⁷ Les deux mots viennent de la même racine. La route qui est effraction, *via rupta*, implique l’ouverture d’un sillon qui rompt l’unité du paysage, même si la surprenante beauté d’un “tracé” peut être perçue “comme une caresse divine”, ainsi que l’écrit si bien Rufin (*op. cit. supra* note 10, p. 168). La route qui est brèche fait brèche à son tour dans le cœur de l’homme.

N'importe, cet actif eut tôt fait de se procurer itinéraire, guide pratique et "crédentiale" (p. 20), à l'instar de cette femme polonaise, subitement délaissée,



Montjoie dans le Vivarais

que l'abbé Jammet, célèbre curé de Saint-Jacques-des-Blats¹⁸, rencontra à Cannes où elle travaillait, il y a une dizaine d'années. Elle aussi, s'était éveillée un beau matin saisie par l'impérieuse nécessité d'aller à Saint Jacques, "perche" tendue comme une planche de salut (p. 37), alors qu'elle ignorait jusqu'à l'existence du sanctuaire galicien¹⁹. Si discret

"Préparez une route pour Yahvé, Tracez droit dans la steppe un chemin pour notre Dieu (...) alors la gloire de Yahvé se révélera (...)" (Is 40, 3-5).

¹⁸ L'abbé Henri Jammet qui vit retiré à Aurillac où il jouit d'une heureuse santé en dépit de ses 93 ans, est connu pour ses frasques compostellanes. Il reçut dans son église et guida dans son clocher rural le cardinal de Galice, Mgr Quiroga Palacios, archevêque de Saint-Jacques, alors qu'il alla présider les fêtes du 15 août 1962 au Puy (voir H. JACOMET, "La redécouverte de Gotescale", *Cahiers de la Haute-Loire*, Année 2009, pp. 351-362, fig. p. 356).

¹⁹ Cette perche qui est le "bourdon" de saint Jacques, c'est-à-dire son pèlerinage, est aussi la houlette et le bâton du bon berger que chante le psaume 22: "... *Virga et baculus tuus, ipsa me consolata sunt*" (v. 4).

ou retentissant que soit l'appel, il y a bien vocation à la racine de tout pèlerinage. "Se mettre en route est un aveu (...). S'il nous arrive de vouloir le taire, les premiers bruits de pas dans l'aube matinale le dénoncent et révèlent le contenu secret de notre désir", écrivait naguère le dominicain Albert-Marie Besnard²⁰.

"Dis-moi ce qu'il y a dans ton sac et je te dirai qui tu es!"

À en croire "la sagesse pérégrine ancestrale (...), on porte toujours dans son sac ses propres angoisses...", avoue sans fard l'impétrant dans un langage qui n'est dénué ni d'humour ni de clairvoyance, et, sans doute, ces "angoisses" trahissent-elles d'inavouables frustrations. Le lecteur en a ici pour son compte, car le novice dresse sans désespérer un ahurissant catalogue (pp. 38-39)²¹. Faisant fi de l'imprudente surcharge, ce kamikaze plonge pêle-mêle au fond de son havresac une demi-douzaine de petites bûches qui eussent été plus propres à réjouir d'un feu pétillant

²⁰ "Si nous partons, c'est qu'ici quelque chose nous manque", ajoutait-il. "Si nous partons, c'est que nous ne pouvons plus attendre et qu'une force inexplicable nous jette vers l'aventure" (*Le Pèlerinage chrétien*, L'Eau Vive, Cerf, Paris, 1959, p. 25; 2^e éd.: *Par un long chemin vers Toi. Le pèlerinage chrétien*, coll. "Foi vivante", Le Cerf, 1978; passage cité dans *L'homme pèlerin, La Vie spirituelle*, 725 (1997), p. 674).

²¹ À l'en croire, ce déballage constitue "la seule section concrète et utile de ce livre (...) sorte de guide pratique façon Compostelle pour les nuls" (p. 38).

les nuits frileuses que cette fin d’avril 2008 allaient lui réserver. C’est d’abord sa “Bible de voyage” (p. 79), puis, un “énorme livre ancien, chargé d’affect”, dont il abrège le titre mystérieux (pp. 90, 107)²², doublé d’un volume rare : *La Passion du Seigneur*, par le Père Luis de la Palma, 1620 (p. 44), - on croit rêver! -, et, pour comble un “pavé” (p. 68) : *Réussir sa mort* de Fabrice Hadjadj, d’autant qu’à cette date l’édition de poche n’avait pas encore vu le jour (pp. 56, 68, 122)! Enfin, pour faire bonne mesure dans cet enterrement de première classe, *La vie cachée de Notre Dame* (p. 45) et les “méditations” sur le *Rosaire* du Père Daniel-Ange (pp. 44, 182), ermite sémillant, fondateur de Jeunesse Lumière, sans parler de l’affreux *Miam-miam Dodo* indispensable à quiconque envisage de coucher ailleurs qu’à la belle étoile (pp. 38-39)²³. À quoi s’ajoute, discret mais précieux entre tout, le “petit carnet recouvert de cuir noir”, pourvu d’un “élastique” en guise de fermoir, qui allait être son confident, car Potdevin est du genre scrupuleusement méthodique²⁴. Bref, ce déballage hétéro-

clite anticipe les abîmes, les affres, mais aussi les allégresses et les rédemptions qui attendent le pèlerin. Bâté de la sorte, lesté à souhait, le voici fin prêt. Il n’a rien oublié, tout est ficelé, le sort en est jeté. L’épouse peut bien verser des larmes, le pèlerin s’en est allé (p. 19).

À rien ne sert d’épiloguer sur l’aspect inquiétant de ce fardeau, digne de Sisyphe. Comme le bois du sacrifice porté par Isaac (Gn 22, 6), il est le reflet de la condition humaine et le secret du pèlerin. Que la foi de l’enfance (p. 30), tout “mal-croyant” qu’il estime être “au fond de son âtre” (p. 100, 180), hante cet as de la “toile d’araignée” dite Web, que l’expert en “jeunes pousses” ou “startups” qu’il est (pp. 21-22), soit en proie à une crise métaphysique aigüe (pp. 27, 33), aggravée par l’agonie d’un père, fumeur impénitent (pp. 25-27) “crucifié” de surcroît “sur le Golgotha du divorce”²⁵ qui a brisé

sur ce chemin, ni pourquoi je l’empruntais, donc il fallait commencer par comprendre... Je me précipitai pour me procurer un petit carnet (...)” (p. 20). Les impressions notées à vif sur ce “carnet” constituent l’arrière-plan de ce livre.

²⁵ En fait, Potdevin suggère que c’est le Créateur lui-même qui est ainsi effroyablement écartelé et le couple créé avec lui, belle intuition à laquelle fait écho cette splendide formule d’un traité talmudique citée par Jean-Marie Élie Setbon, un autre converti de l’été 2008, qui semble avoir été un excellent cru : “Dieu est prêt à déchirer son Nom en deux pour établir la paix dans le couple”. Quand on sait ce qu’est le Nom du Trois fois Saint pour un Hébreu - *Que ton Nom soit sanctifié* reprend comme un écho la prière du *Notre Père* -, d’où le second verset du *Notre Père*, on mesure à quel point l’union féconde de l’homme et de la femme est le sommet de la Création, dont la réussite importe au premier chef à Yahvé puisqu’elle est au cœur

²² Il s’agit du “L.A.M.”, *Livre de l’Amour Miséricordieux* édité par le chanoine Caron en 1934 comme le spécifie une note (pp. 39 et 90).

²³ “J’ai décidé de terminer la lecture de l’épais livre de Fabrice Hadjadj (...), afin de libérer mes épaules du poids de ce pavé” (p. 20, voir aussi p. 122). L’édition originale de cet essai a paru aux Presses de la Renaissance en 2005. Les “méditations” du Père Daniel-Ange ont sans doute été puisées dans *Le Rosaire Prière de Lumière*, Paris, Sarmant./Ed. du Jubilé, 2003 (voir *supra* notes 3 et 8).

²⁴ “Je ne savais pas au juste ce que je cherchais

le nid familial (p. 31), que ce fils évadé (p. 31), pour finir, se sente lui-même écartelé entre une réussite accaparante et une exigence de “vrai sens”, peu importe, le pèlerin est parti. “C’était juste urgent” (p. 19). Inutile donc de chercher à ce départ la “raison” ultime et rassurante que l’auteur en personne n’a pas trouvée (p. 20). À rien ne sert de “tourner la tête... un scout regarde en avant”, dit un chant de marche d’autrefois tandis que le Livre de la Genèse rappelle le sort de la femme de Loth changée en colonne de sel pour avoir jeté les yeux en arrière (Gn 19, 17 et 26).

On connaît de ces imprévoyants qui, à leur heure, s’étaient chargés du léger fardeau d’un jeu complet de cartes d’état-major de peur, sans doute, de voir la terre se dérober sous leurs pas! Tout à la surface des choses, pas un pouce de terrain ne devait échapper! Hélas, la sanction de pareil excès se fait sentir sans retard. C’est la tendinite persistante assurée qui, frappant là au genou, ici au tendon d’Achille, oblige notre homme à troquer au bout de deux jours de superbes godillots pour un misérable et “grotesque” appareillage qui lui vaut le joli sobriquet de “pèlerin aux sandales qui vient de Grenoble” (pp. 47-48). Si impitoyable que puisse paraître l’étiquette qui devait lui coller aux semelles d’un bout à

même de l’Alliance (voir J.-M. É. SETBON, *De la Kippa à la Croix*, Salvator, Paris, 2013, pp. 104-105).

l’autre du chemin, des pensées autrement préoccupantes assaillent sans tarder le pèlerin déchaux. À l’en croire, une mécanique inexorable²⁶ s’enclenche au lendemain de l’accueil “providentiel” que lui ont dispensé les Frères de Saint Jean-Baptiste de La Salle, à Parménie (pp. 40-41), à deux jours de son départ qui avait eu lieu le 22 avril 2008 “sous la pluie” (p. 20). Là le marcheur avait reçu l’ondoisement qui met en selle, un équivalent bien trempé de la bénédiction d’antan²⁷.

À l’épreuve du creuset ou le chaudron ardent

Mais le Dauphiné qu’il quitte n’a rien de commun avec le Vivarais et le Velay cuits l’un et l’autre à la haute température du magma qui en forme la croûte et les pustules. Franchi le Rhône, Potdevin est livré sans défense à un pays de sortilèges aux tonalités violemment contrastées. Les éléments déchaînés bousculent en lui la frontière du réel²⁸. De sombres nuées qu’essorent des vents échevelés et que déchirent par instants de

²⁶ Cet engrenage qu’il tente d’expliquer “au risque de passer pour un fou” (p. 41) résume la “méthode du Chemin” (voir note 28).

²⁷ Voir H. JACOMET, “*Vovere in pera et baculo*”, aperçu sur le rituel de la bénédiction des pèlerins dans *Pèlerinages et sanctuaires de Saint Michel dans l’Occident médiéval*, Atti del Secondo Convegno Internazionale dedicato all’Arcangelo Michele, éd. Giampetro Casiraghi & Giuseppe Sergi, Bari, Edipuglia, 2009, pp. 477-542.

²⁸ “Le Chemin me faisait donc avancer à la fois le long d’un chemin intérieur mais aussi au cœur de la Parole” (p. 44). C’est assez dire que la marge entre la marche et le cheminement intérieur devient indiscernable.



La ville du Puy. Dessin du Père Martellange (1607)

brusques rais de feu, roulent dans un ciel crépusculaire. Tandis que l'exilé patauge dans des sentes gorgées d'eau²⁹, il ne se passe pas de jours, - une bonne dizaine en tout avant d'arriver au Puy -, sans qu'au gré d'une halte ou d'un village traversé, un nom de rue distraitemment aperçu ou une circonstance imprévue n'éveillent en lui, par un rapprochement soudain, la morsure cuisante d'"événements importants et non résolus" de sa vie, et ceci "de façon absolument précise et certaine", ce qui ne laisse pas de déconcerter cet "esprit cartésien" (pp. 41-42).

Le coup de grâce lui est assené à la vue d'une peinture sur bois sortie des mains du peintre flamand Abel Grimmer,

²⁹ "Les baffes allaient (...) continuer à pleuvoir... au sens propre du terme. Notamment en transformant en ruisseaux de boue une bonne partie du Chemin terreux (...) rendant particulièrement périlleux et grotesque l'usage de ces sandales (...)" (p. 49).

né vers 1570. De grandes "affiches" en faisaient la réclame aux passants (p. 42). Cet artiste artiste méticuleux, s'était ingénié à retracer la vie du Christ en une suite de tableautins ourdis sur la trame des douze mois que comptent les quatre saisons de l'année. Il s'en était fait, semble-t-il, une spécialité. L'unique saynète à capter le regard du pèlerin attiré, sac au dos, par cette sorte de hors d'oeuvre culturel, - "la troisième" sur la gauche, canicule de juillet, mois qui célèbre Santiago! -, lui décoche à bout portant une leçon si percutante que, foudroyé et comme "marqué au fer rouge" (p. 52), il tourne aussitôt les talons non sans s'être procuré la carte postale qui fixera à jamais le souvenir des stigmates infligés à sa conscience sous l'effet de l'impudente parabole innocemment illustrée par Grimmer (pp. 42-43).



Saint Jacques
Tence (Chapelle des Pénitents)

Cette commotion, fruit des “moyens de communication idoines” et très “raffinés”, insidieusement mis en œuvre par “le chemin” (p. 42), se produisit à Montfaucon-en-Velay, - localité chère à Louis Bourbon (1900-1993) qui inspira en 1949 la création de la Société des Amis de Saint-Jacques³⁰ -, et cela dans la paisible nef d’une chapelle néogothique consacrée à Notre Dame, sur les murs de laquelle ces panneaux peints, mystérieusement échoués, se répondent six à six dans un silence complice. L’auteur de ces lignes a quelque raison de

³⁰ Voir H. JACOMET, “La redécouverte de Gotescalc, premier pèlerin connu de Saint-Jacques, et le renouveau du pèlerinage de Compostelle”, *Cahiers de la Haute-Loire*, 2009, pp. 337-343 et p. 346, note 79. Comme Mabille de Poncheville, l’auteur note qu’un évêque du Puy inaugura l’aube des pèlerinages à Saint-Jacques (p. 52).

s’émerveiller du “choc” frontal produit à la vue des ardeurs du “mois de juillet” (p. 43), puisque c’est lui, simple conservateur comme on en use dans les bocaux de cornichons, qui a convoyé et accroché lesdits tableaux, lorsqu’ils furent rappelés de Paris en 1998, à l’issue de la restauration



Gravure flamande XVI^e siècle
Paris, BNF, Estampes

que leur avait value un vol rocambolesque³¹.

³¹ Le soir du 27 juin 1995, la sœur qui veille sur cette chapelle de pèlerinage constate avec stupeur que les murs de la nef sont vides. Une campagne de recherches promptement orchestrée par les services compétents de l’Etat avec l’aide des médias aboutit à l’arrestation des recéleurs le 8 décembre suivant. Quatre ans plus tard, le 29 juillet 1999, était inaugurée la nouvelle installation. Ces tableaux constituent un trésor dont peut s’enorgueillir Montfaucon. C’est pourquoi le pèlerin apprend leur existence “sur les affiches du village”. (p. 42). Quant à la scène qui a frappé le visiteur furtif, c’est celle qui, correspondant au mois de Juillet, s’inspire de la parabole rapportée en Luc 19 (Geneviève BARRIÈRE, *Les douze tableaux flamands du*

Dans cette rude ascension vers le Puy, ne manque pas même l'épreuve fantasmagorique d'une façon de “*Quo vadis?*”. “Où vous allez?”, lance brutalement à l'adresse du piéton apeuré un rustre inquiétant surgi de nulle part. “Je vais à Saint-Jacques-de-Compostelle. Je crois que c'est par là...”, risque l'ingénu avec une pointe de malice. Mal lui en prend, car l'homme ne l'entend pas de cette oreille. Aussi réitère-t-il son apostrophe sur un ton menaçant: “Pourquoi vous y allez?”. C'est que le gaillard ne conçoit pas qu'on fasse cas d'un apôtre, quand bien même il pourrait s'autoriser d'un sépulcre douze fois centenaire³² et fût-il le frère aîné du disciple aimé du Christ³³. “Il vous faut prier! Il n'y a qu'un

peintre Abel Grimmer à Montfaucon-en-Velay, Le Mazet-Saint-Voy, Editions Tarmeye, 2000, pp. 31 et 38).

³² En 2013, la “France” envisagea de célébrer toute seule, sous les auspices de son Ministère de la Culture, le 1200^e anniversaire de la découverte du tombeau de saint Jacques réputée s'être produite en 813 (*Commémorations Nationales 2013*, rubrique “Economie et Société”, Archives de France, Paris, 2012, pp. 238-240). Cette date purement hypothétique, choisie en fonction de la mort de Charlemagne survenue en 814, néglige le riche trésor de la documentation compostellane. De ce fait, elle est complètement étrangère à l'histoire du royaume asturo-léonais dont la Galice est partie intégrante. L'événement s'est sans doute produit aux environs de l'année 830, avant 834 en tous cas, date de la concession du *giro de tres millas* dont il est question plus bas note 50.

³³ Lorsqu'ils ne sont pas inclus dans le trio qu'ils forment avec Pierre au sein des Douze, Jacques et Jean sont désignés dans les *Synoptiques* comme les “Fils de Zébédée”. Attendu que cette expression n'apparaît qu'une seule fois dans saint Jean (Jn 21, 2), l'authenticité du passage en question n'a pas manqué d'être suspectée. On y a vu une interpolation, sachant

seul Dieu... et vous ne devez adorer qu'un seul Dieu!”, profère alors l'inconnu d'une voix étranglée en tançant le malheureux d'un œil rageur (p. 49). Sur quoi, ce furieux n'eut pas plutôt claqué la portière de sa voiture qu'un orage d'une rare violence éclate, bientôt suivi d'une cinglante chute de grêle que le pèlerin interdit prit pour un juste châtiment du ciel, la “punition du jour” tout simplement (p. 51)³⁴.

Nonobstant, le Puy approche. Gîte à Tence³⁵. Levé de bon matin, mercredi 30 avril, “veille de la fête de l'Ascension”, le lutteur doit affronter, “sandales” aux

que l'auteur qui se présente comme “le disciple que Jésus aimait”, se fait une loi de ne jamais nommer les siens, pas même sa mère. Toutefois, si l'on se réfère aux travaux du Père Philippe ROLLAND, il n'y a pas lieu de douter que l'auteur du quatrième Évangile ne soit, en dépit de la date tardive de sa rédaction (fin du I^{er} siècle), le frère de Jacques le Majeur. Rien ne s'oppose non plus à ce que Jean ait été membre du sacerdoce du Temple, ce qui explique que les Fils de Zébédée aient disposé d'un pied-à-terre à Jérusalem (*Présentation du Nouveau Testament*, Editions de Paris, 1995, p. 546).

³⁴ “Cette grêle me lacéra les mains gelées” (pp. 49-51 et 171). C'est ce que l'auteur qualifie de “corrections” ou de “baffes” avec une désarmante candeur (pp. 47 et 49), révélant ainsi un aspect inédit et singulier de la “méthode du chemin” appliquée aux durs à cuire (p. 48). Qui-conque userait aujourd'hui d'une telle pédagogie ne serait-il pas passible des tribunaux?

³⁵ La chapelle des Pénitents de Tence renferme une toile peinte d'origine inconnue qui campe l'apôtre saint Jacques de façon très expressive. L'allure véhémement et le pas énergique s'accordent avec la dureté du pays (voir *Saint Jacques, la Haute-Loire témoigne*, dans *Le Fil de la Borne*, 15 (1992), pp. 7 et 74-75). Cette peinture s'inspire d'une gravure flamande du XVI^e s., dont un exemplaire possédé par le Cabinet des Estampes, à Paris (B.N.F.) a été reproduit par Raymond OURSEL, bon connaisseur de ces parages, dans *Les Pèlerins du Moyen Age* (Paris, Fayard, 1963, p. 28).

pieds, la neige qui tombe maintenant “à gros flocons”. À Saint-Jeures, l’unique auberge est temporairement privée de calorifère. Impossible de se réchauffer ni de sécher (pp. 50-51). Or il reste à franchir par Araules et le carrefour des Quatre Routes les parages ventés du col de Rassy, émule du Pertuis voisin, en pleine forêt, à douze-cent-quatre-vingt mètres d’altitude, au cœur de l’austère massif du Meygal.

Ce qui est frappant ici, c’est que, sans le savoir, ce téméraire “transi de froid” à quoi est réduit Potdevin met ses pas dans ceux du “pèlerin-poète”, Mabile de Poncheville, authentique précurseur s’il en est³⁶. Ce dernier gravit les hauteurs du “Rassy” dans les derniers jours du mois d’août 1926, sur la route de Saint-Jacques qu’il se frayait à grandes enjambées. Venant de Lyon, lui aussi s’était arrêté à Saint-Jeures, quoique plus longuement puisqu’il y avait fait étape. Cependant les deux hommes ont en commun de s’être agenouillés l’un et l’autre dans l’église du lieu, “dont, en hiver, elle est le cœur brûlant sous la neige”³⁷.

³⁶ Précurseur, “*prodromos*”, s’entend de celui qui, comme Jean le Baptiste, ouvre la voie et désigne l’Agneau sans tache. Il ne saurait être question ici de modèle à imiter au sens mimétique du terme.

³⁷ À cette date, le voyageur avait le choix entre deux auberges: “Encore Tence est-elle une petite ville, mais Saint-Jeures, où je parviens à la nuit, n’est qu’un village. Où me gîter? Il y a deux auberges, m’apprend un enfant, et l’une tenue par le maire. Je donnai la préférence à ce

“La chambre du Roy”³⁸ ou l’invitation surprise au “banquet des noces de l’Agneau”

Jeudi 1^{er} mai, jour de l’Ascension. Le loup efflanqué quitte enfin l’orée des bois. Il a l’aspect d’un “mendiant” déguenillé. Bien que “malodorant, cassé, sale, claudiquant, et pas présentable”, rincé qu’il a été par la pluie, c’est dans cet équipage qu’il assiste à la messe “au milieu de villageois endimanchés”, sans doute à Saint-Julien-Chapteuil (p. 52). Il se sent pourtant réconforté et ragailardi à l’idée d’être enfin parvenu aux portes du

magistrat. Une lampe à pétrole éclairait la pièce basse où je pénétrai (...). L’hôte s’étonne de la rareté des fenêtres et de l’épaisseur des murs. “Ah! Monsieur”, lui dit un vieillard robuste, “il faut peu d’ouvertures aux maisons dans ce pays-ci (...). À l’altitude où nous sommes, il neige souvent au mois de mai (...). Le lendemain 31 août, le col se fait proche: “Quand j’arrive aux sapins qui boisent le Meygal, et que de cette hauteur je me retourne vers la plaine que je viens de quitter, je crois voir préparée la scène du dernier jour du monde. Sur le volcan éteint qui érige au centre son cône nettement dessiné, le Sauveur changé en juge sera debout, et contenus dans ce vaste cirque comme dans un pressoir, les hommes trembleront sous ses pieds” (André MABILLE DE PONCHEVILLE, *Le Chemin de Saint Jacques*, Paris, Bloud & Gay, coll. *Ars et Fides*, 1930, pp. 14-16; rééd. Dunckerque, 1984, pp. 26-29). Cette vision fantastique ne fait-elle pas étrangement écho à la violence des éléments déchaînés contre le pèlerin tour à tour giflé par la bise et fouetté par la grêle?

³⁸ Cette métaphore mystique (intitulé du § 4), digne du *Château Intérieur* de sainte Thérèse d’Avila (p. 160), est empruntée au prologue (1, 4) du Cantique des Cantiques (p. 127), dans une traduction qui est peut-être celle de l’abbé Bot (p. 132). Potdevin l’avait choisie comme titre de son témoignage. L’éditeur l’en dissuade (p. 178) et finalement la solution retenue s’inspire de ce passage: “Je n’ai pas de mots pour décrire la suite, car les mots ne peuvent dire, ni décrire ce que j’ai vu” (p. 58).

Puy³⁹. Mais dérouté par l’agitation citadine dans laquelle il se trouve brusquement immergé⁴⁰, le pèlerin harassé se réfugie dans la cathédrale et tente une dernière fois de contacter les moniales du prieuré Saint-Jean, havre sur lequel il s’est, dès le départ, inexplicablement obstiné à jeter son dévolu. Miracle, une voix répond: “Oui. Vous êtes Jean-Marc? Nous vous attendions (...). Oui, nous avons un lit pour vous (...)” (p. 54). C’est là, au secret d’une chapelle conventuelle peuplée de sœurs contemplatives apostoliques⁴¹, que survient l’événement dont le titre du livre (pp. 58, 89), - qui entend être

³⁹ L’arrivée au Puy tire Mabilite de Poncheville de ses rêveries (p. 29). De loin, il aperçoit le rocher Corneille et la Vierge qu’il reconnaît “pour protectrice non de cette seule cité, mais de la patrie entière” (p. 31). “Les seules apparences”, augure-t-il, “démontrent déjà dans le Puy la plus extraordinaire ville de France” (p. 32). En ajoutant que “le Puy est plus qu’un relais ordinaire sur le chemin de Saint Jacques: un rendez-vous”, le “pèlerin-poète”, comme l’appelait François Mauriac, a peut-être eu le pressentiment d’autre chose (p. 35).

⁴⁰ “L’effervescence stérile de la ville et de ses habitants me sauta au visage... Je devais d’abord trouver la cathédrale pour me protéger de ce monde urbain clairement extraterrestre et déshumanisé...” (pp. 52-53).

⁴¹ Le Prieuré de Marie Reine, pour lui donner sa titulature exacte, a vu le jour au Puy en 1989, à la demande de l’évêque du lieu, Mgr Henri Brincard (18 nov. 1939-14 nov. 2014) qui fêta ses 25 ans d’épiscopat le samedi 25 septembre 2013, et qui s’est fait connaître du pèlerin à deux reprises (pp. 52 et 67-68, voir *infra* note 73). Les sœurs de Saint-Jean qui y demeurent environ trois ans par roulement et dont le nombre oscille entre 6 et 8, furent installées dans l’ancien monastère de la Visitation qu’elles occupent toujours. C’est dans la chapelle de ce couvent que s’est produit l’événement que l’auteur rapporte et commente avec précision, et qui marque si bien un tournant dans sa vie qu’il en avoue son âge (pp. 62 et 65) que l’on en était réduit à deviner (p. 27).

un mémorial ciselé “dans le marbre” à la façon d’un ex-voto (pp. 104, 113, 163) -, trahit suffisamment la nature mystérieuse pour que l’on se dispense de gloser, renvoyant le lecteur intrigué au témoignage même de l’auteur⁴².

Envahi par une présence d’une force et d’une douceur ineffables, pénétré par les “rayons bienfaisants de l’immense soleil d’amour qui emplissait la chapelle”⁴³, la chair et l’âme du pèlerin envoyé à saint Jacques frémissent et se dilatent. Les murs sont impuissants à contenir les débordements de cette irra-

⁴² L’expression “ce que j’ai vu” pourrait sembler réductrice, car ne s’agit-il pas d’une expérience qui met en jeu tous les sens? Il s’agit cependant d’un choix délibéré, car cette vision ne mobilise pas tant les “yeux du corps” (pp. 58 et 61) que ceux de l’âme (p. 130). “Il me laissait « voir » du plus profond de mon être ce qu’était sa puissance d’amour à l’œuvre” (p. 62). Le verbe “voir” a, du reste, un solide fondement scripturaire. Comme dans les Evangiles, il revient ici sans cesse. De fait, l’emploi de ce verbe au sens propre comme au figuré va du préambule éclatant de la 1^{ère} lettre de saint Jean: “Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché” du Verbe de vie, “nous vous l’annonçons”, témoignage confirmé par le seconde épître de Pierre qui se souvient de la Transfiguration (2 P, 1, 16-18), à l’appel des béatitudes: “Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu” (Mt, 5, 8 et pp. 62-63) pour aboutir au “Maranatha” inspiré par la soif de Dieu (Ap. 22, 6-21 ; pp. 87-88 et 93), en passant par l’extraordinaire “nous lui serons semblables, car nous le verrons tel qu’il est” (1 Jn, 3, 2). L’auteur n’est donc ni un “voyant”, ni un “voyeur”, pas même un visionnaire, juste un témoin: “Voilà ce que j’ai vu, tel que je l’ai vu” (p. 182).

⁴³ Le soleil en question n’est pas ici purement allégorique. Il désigne l’ostensoir dans lequel était enchâssée l’Hostie que les sœurs agenouillées contemplaient le temps que dura l’Adoration du Saint-Sacrement, au festin de laquelle le pèlerin convié fut si intimement associé (pp. 57, 61 et 64-65).



André Mabile de Poncheville
(1886-1969)

diation⁴⁴. Seuls les versets du chant de fête destiné à acclamer l'Arche d'Alliance qu'est le psaume 24 (23), lui semblent à même d'exprimer ce qui passe l'entendement: "Portes, levez vos frontons ! / Levez-les, portes éternelles, / Qu'il entre, le Roi de gloire!" (p. 57)⁴⁵. Et avec cela

⁴⁴ "J'avais l'impression d'être plongé au cœur de ce que j'imaginai être un réacteur de fusion nucléaire" (p. 58). Ce sont là les mots de l'ingénieur.

⁴⁵ L'illustration de la page de couverture renvoie manifestement au psaume 24 (7 et 9) qui "était probablement chanté au jour anniversaire de l'entrée de l'Arche" à Jérusalem (Jean BRIÈRE, "Les racines bibliques du pèlerinage chrétien", *Les chemins de Dieu*, éd. Jean Chélini & Henry Branthomme, Paris, Hachette, 1982, p. 33; L.-M. ORRIEUX, "Le pèlerinage dans la Bible", *Lumière et Vie*, XV-79 (1966), pp. 15 et 19). Dans le cadre de la Nouvelle Alliance, Marie est l'Arche sainte qu'Elizabeth, sa cousine, reçoit dans l'émerveillement qui fait tressaillir Jean-Baptiste en son sein, "programme" qui n'échappe pas au pèlerin gratifié de cette "visitation" (pp. 54 et 92).

des paroles appuyées, distinctement perçues (pp. 59, 61).

Cette irruption du "Roy", si surprenantes qu'en soient les modalités, - et Potdevin s'en est inquiété pour sa part: "Était-ce bien catholique comme expérience?" (p. 97) -, ne sont peut-être pas étrangères à la tradition des pèlerinages chrétiens d'Occident. Tardivement, comme l'atteste le récit de Guillaume Manier, le titre de "roi" était décerné à celui qui, parvenu à la Montjoie de Compostelle, actuel *Monte del Gozo* ou colline Saint-Marc, apercevait le premier la silhouette du sanctuaire désiré dans le tremblement de l'horizon⁴⁶. La Vierge du Puy, Notre Dame de Chartres chère à Péguy, Amiens où l'on vénère toujours le "chef de saint Jean-Baptiste", le Mont-Saint-Michel et la Sainte Larme de Vendôme avaient, comme Rome et Jérusalem, leurs montjoies postées au point crucial de la route.

Sans doute ne faut-il pas voir uniquement, dans l'explosion de joie produite à cette vue, l'exaltation ou le triomphe de l'"ego-roi" vainqueur du

⁴⁶ "J'ai pris l'avance d'une lieue, seul, pour voir le premier le clocher", rapporte Guillaume Manier. "L'ayant aperçu, j'ai jeté mon chapeau en l'air, faisant connaître à mes camarades, qui étaient derrière, que je voyais le clocher. Tous, en arrivant à moi, ont avoué que j'étais le roi" (Baron de BONNAULT D'HOUËT, *Pèlerinage d'un Paysan Picard à Saint Jacques de Compostelle au commencement du XVIII^e siècle*, Montdidier, Abel Radenez, 1890, p. 72). Assurément, on est loin de l'émotion éprouvée par le pèlerin médiéval (sur la notion complexe de montjoie, cf. Humbert JACOMET, *Croix rurales et Chemins de pèlerinage*, S.A.E.L., Chartres, 1998, pp. 97-123).

chemin (p. 35), mais plutôt l’anéantissement définitif de ce dernier, son abolition dans la jubilation et l’action de grâce du *Magnificat* (pp. 64, 92). “Merci Chemin” s’était entendu crier, une décennie plus tôt, un certain Jean-Claude Bourlès. Comme un enfant, ce sage à la barbe blanchie aurait voulu “crier, rire, lancer bâton et chapeau en l’air, courir vers la descente... Que sais-je?”⁴⁷. Les rois mages n’avaient pas été moins transportés d’allégresse lorsque l’étoile qu’ils avaient vu se lever à l’Orient, parut de nouveau et vint s’arrêter au-dessus de Bethléem⁴⁸. C’est ainsi que la Vierge Marie fut réputée “du seur chemin infallible monyoïye”, parce qu’elle conduit immanquablement à son Fils⁴⁹.

Au vrai, l’exultation éprouvée par le premier de cordée électrisait toute la caravane, à la façon dont jaillit l’éclair. Cette joie pénétrée de “gratitude” (p. 62)

⁴⁷ Voir *Le Grand Chemin de Compostelle, Récit*, collection Voyageurs, Payot, Paris 1995, cité dans l’édition de poche Payot, 1997, p. 185.

⁴⁸ “Et voici que l’étoile, qu’ils avaient vue en Orient, allait devant eux, jusqu’à ce qu’étant arrivée au-dessus du lieu où était le petit enfant, elle s’arrêta. À la vue de l’étoile ils eurent une fort grande joie – *Videntes autem stellam gavisii sunt gaudio magno valde* -. Étant entrés dans la maison, ils virent le petit enfant avec Marie sa mère, et, tombant à ses pieds ils l’adorèrent” (Mt 2, 9-11). Tout est dit dans ce texte. Nul doute que la pseudo étymologie *Campus Stellae* a quelque chose à voir avec l’épisode rapporté par Mathieu (BENOÎT XVI, *L’enfance de Jésus*, § 4: *Les Mages d’Orient*, pp. 127-153).

⁴⁹ “Faites tout ce qu’il vous dira”, déclare Marie aux serviteurs à Cana en Galilée, le jour des fameuses Noces, dont le récit s’achève en ces termes: “il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en Lui” (Jn 2, 5 et 11; *supra* note 13, *infra* note 61).

se mêlait aux larmes de la contrition comme le suggère à Compostelle le nom d’*humilladoiro* conféré à la “montjoie” du *Camino Francés*, comme à ses sœurs, par la présence de calvaires incitant à plier genoux, ainsi qu’il en est tout au long du Chemin (p. 67)⁵⁰. La ville sainte atteinte au terme du voyage n’était pas perçue autrement que comme une transposition de la Jérusalem céleste, “Cité du grand Roi” (Mt 5, 35)⁵¹. Parvenu *ad limina*, au seuil de ce “paradis” qu’est le “parvis” de la cathédrale⁵², au centre duquel s’élevait la fontaine construite par le trésorier Bernard, il n’y avait guère aux yeux des jacquiers d’antan de grâce plus

⁵⁰ Les *milladoiros* ou *miradoiros* rappelaient les bornes érigées au point d’intersection des chemins pour délimiter le *giro* de *tres millas* de rayon concédé en 834 par le roi Alphonse II le Chaste (791-842) au *Locus Sancti Iacobi*, fondé par ce monarque de concert avec l’évêque Théodemire d’Iria Flavia (*circa* 819-847). C’est l’évêque et archevêque don Diego Gelmirez (1100-1140) qui eut l’idée d’associer la croix rédemptrice à la “Montjoie” qui se trouvait au débouché du *Camino Francés*, en y édifiant une chapelle précisément dédiée à la Sainte Croix où le clergé de la cathédrale allait en procession à la rencontre des pèlerins.

⁵¹ “J’étais dans la joie quand on m’a dit: Allons à la maison du Seigneur; Nous nous sommes arrêtés devant tes portes, Jérusalem, Jérusalem la bien construite, où tout ensemble fait corps” (Ps. 121, cité par Jacques FONTAINE, “Cheminer vers le divin”, *Cahiers d’Etudes Compostellanes*, 2 (1993), p. 9).

⁵² On ne peut que renvoyer ici aux travaux d’Edmond-René LABANDE (“*Ad limina*, le pèlerin médiéval au terme de sa démarche”, *Mélanges offerts à René Crozet*, Poitiers, 1966, pp. 283-291; “Recherches sur les pèlerins dans l’Europe des XI^e et XII^e siècles”, *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 1 (1958), pp. 159-169, et pp. 339-347; réédités dans *Spiritualité et vie littéraire de l’Occident X^e-XIV^e siècles*, *Variorum Reprints*, London, 1974).

désirable que celle de mourir comme aspiré par la béatitude, c'est-à-dire d'entrer dans le baptême ou plutôt le flamboiement de la Résurrection par le truchement de l'intercesseur invoqué, premier des disciples à avoir versé son sang⁵³.

Ce ravissement était le couronnement et l'exaucement attendus du pèlerinage. Et il le fallait pour avoir la force de s'en retourner à pied ou à cheval par le même chemin ou un autre, à l'instar des rois mages⁵⁴.

La "couronne de vie" promise à "l'homme broyé" et la venue du "Royaume"

À Compostelle, la couronne précieuse jadis suspendue au-dessus de l'"image enséant" de l'apôtre, qui sur-

plombait le maître autel édifié au-dessus de son sépulcre, n'avait ultimement pas d'autre signification⁵⁵. Les pèlerins de langue germanique s'étaient arrogés le privilège exclusif de la coiffer ou de l'effleurer du doigt⁵⁶, jugeant sans doute cette attitude plus respectueuse et moins puérite que l'*abrazo* démonstratif des latins, qui consiste à embrasser l'apôtre sans façon⁵⁷. Au vrai, ce geste étonnant trahissait une visée plus haute que l'éphémère accolade, car il est clair que la royauté conférée de la sorte au pauvre pèlerin ne pouvait être comprise que comme un don du "Père des Lumières" (Jc I, 17), une participation à la gloire du "Roy", bref un avant-goût du "royaume".

De fait, la contemplation de ce

⁵³ Voir H. JACOMET, "Pèlerin du Moyen Âge, pèlerin d'aujourd'hui. Raison et déraison du pèlerinage", *Le Pèlerinage, Communio*, t. XXII-4, 1997, pp. 116-118, et *Liber Sancti Jacobi*, L. V, dit *Guide du Pèlerin*, 5^{ème} éd., J. Vielliard, Paris, Vrin, 1990, pp. 94-97. Dans son invite de 1976, année jubilaire, l'aumônier d'un groupe de jeunes leur avait écrit: "Nous allons à Compostelle pour mourir". Semblable outrance n'avait pas manqué de susciter une certaine réprobation, du moins en la personne du signataire de ces lignes. À distance, il n'est que juste de reconnaître que ces paroles étaient prophétiques. Pour s'en convaincre, il n'est que de se reporter à cet aveu surprenant d'Alina Reyes cité par Jean-Marc Potdevin: "Je ne le savais pas encore, mais ce pèlerinage au pays du soleil couchant (la Galice)... était une façon de me purifier avant ma mort, qui survint le 15 mai suivant, à Paris" (p. 112). La "mort" en question est plongée ou éclosion dans le Christ, "chemin, vérité et vie".

⁵⁴ "Ayant été divinement avertis par un songe de ne pas retourner auprès d'Hérode, ils se retirèrent dans leur pays par un autre chemin" (Mt 2, 12). On trouve parfois les mages figurés comme des pèlerins, ainsi sur un très beau bas-relief roman de la cathédrale de Vienne, sur le Rhône.

⁵⁵ Il s'agit de l'effigie "en majesté" de l'apôtre, *in cathedra*, qui domine le maître-autel de sa Cathédrale. Elle est enchâssée dans le "camarin" qui l'abrite et qui est une manière de "chambre nuptiale" pour user du même langage que Potdevin. C'est cet "image", mot masculin en ancien français, taillé dans le granit à la fin du XII^e siècle et chamarré d'or au XVII^e s., que les pèlerins s'empressent de serrer et baiser selon le rite de l'*abrazo* qui couronne leur démarche (H. JACOMET, "Saint Jacques en majesté", *Archéologia*, 304 (1994), pp. 34-41).

⁵⁶ De là vient que, dans l'iconographie proprement germanique de saint Jacques, l'apôtre couronne lui-même ses pèlerins (voir Pantxika BÉGUERIE, *Le Saint Jacques de Guebenschwihr*, Musée d'Unterlinden, Colmar, 1993). Une très rare effigie de l'apôtre assis qui se voit au Musée de la cathédrale, à Santiago, le montre couronné à la façon de la statue du Sauveur qui s'enlève au coeur du retable de la chapelle d'axe, dite du roi de France.

⁵⁷ "La tradition veut que chaque pèlerin entoure le saint de ses bras et lui donne par-derrière l'*abrazo*, une sorte d'accolade rituelle", écrit Jean-Christophe Rufin, qui ne se résout pas à accomplir ce geste de reconnaissance et d'action de grâces, "pour une raison qui" d'ailleurs lui "échappe" (*op. cit. supra* note 10, p. 253).

joyau était comme une anticipation de la “couronne de vie” promise à “l’homme broyé par l’épreuve”, qu’évoque l’épître de saint Jacques (p. 79)⁵⁸. Il faut donc voir dans cet attouchement d’une folle audace un gage d’éternité ou plutôt un acte d’espérance en tous points comparable à la confiance qui émane de ce verset: “Il réclame ta vie à la tombe / et te couronne d’amour et de tendresse”, et que seule pouvait autoriser la rémission promise par les indulgences accordées au pèlerin, surtout lors des Années Saintes ou *Perdonanza*⁵⁹.

“Le temps est accompli, et le royaume de Dieu est proche (p. 106). Repentez-vous et croyez à l’Evangile”, va proclamant le Sauveur, aussitôt connue l’exécution du Baptiste, nouvel Élie (Mc 1, 14)⁶⁰!

⁵⁸ “Heureux l’homme qui endure l’épreuve, car, lorsqu’il aura été testé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l’aiment” (J 1, 12). Paul la qualifie “couronne incorruptible” (I Cor, 9, 25) et Pierre “couronne de gloire”: “Et lorsque le souverain Pasteur paraîtra, vous remporterez la couronne de gloire, qui ne se flétrit jamais” (I P, 5, 4). Le père Philippe ROLLAND admet que l’auteur de cette épître puisse être le *Frère du Seigneur*, évêque de Jérusalem, mentionné dans l’*Épître aux Galates* ainsi que dans les *Actes de Luc (Présentation du Nouveau Testament, Ed. de Paris, 1995, p. 213)*.

⁵⁹ “*Benedic, anima mea, Domino : et noli oblivisci omnes retributiones ejus (...) / Qui redimit de interitu vitam tuam: qui coronat te in misericordia et miserationibus*” (Ps. 102 (103), v. 2 et 4). Avant-goût du ciel, “porte du ciel” est l’impression qui se dégage confusément de la visite du sanctuaire effectuée par le pèlerin au terme de sa démarche, l’âme vivifiée par la communion eucharistique, les yeux éblouis à la vue des reliques et des *mirabilia* qui forment le trésor de la basilique.

⁶⁰ C’est sans ombre d’ironie qu’Alfred Loisy avait écrit: “Jésus annonçait le Royaume, et



Saint Jacques de Gueberschwihr
Colmar. Musée Unterlinden

Son “Heure” est venue, Cana en a décidé⁶¹. Jésus de Nazareth n’est-il pas le Messie entrevu par les prophètes, l’“Agneau sans tache” que le Précurseur désigne à deux de ses disciples qui le quittent incontinent (Jn I, 35-36)⁶².

c’est l’Église qui est venue” (sur le sens exact de cette formule et l’usage abusif qui en a été fait, voir A. LOISY, *L’Évangile et l’Église*, 5^{ème} éd., Paris, Emile Nourry, 1930, pp. 152-154, et Jean-Marie SALAMITO, *Les chevaliers de l’Apocalypse, Réponse à MM. Prieur et Mordillat*, Paris, Lethielleux DDB, 2009, pp. 16-18 et 47-61). Il reste que l’Église est le peuple fidèle en marche vers le Royaume. Elle seule dispense les moyens du Salut que sont les sacrements offerts par le Christ qui a remis à Pierre les clés du Royaume. Donné dans le Christ qui est “la porte” et “le Bon Pasteur”, le Salut est actuel. Le “Que ton Règne vienne” du Notre-Père ne s’entend bien qu’au présent (pp. 63 et 104). Le Royaume n’est proche que parce qu’il est là, donné, à portée de main (pp. 106-107).

⁶¹ Les “noces de Cana”, épisode rapporté par le seul Jean, sont la préfiguration des “noces de l’Agneau”. Elles inaugurent la vie publique du Christ et, chose extraordinaire, c’est Marie, “la mère de Jésus”, mentionnée à trois reprises dans le texte, qui donne l’impulsion: “Faites tout ce qu’il vous dira” (Jn 2, 1-5; *supra* note 49).

⁶² On doit noter, précision inouïe, que l’Évangéliste indique même l’heure. L’autre

L'appel jailli de la bouche même du "Verbe fait chair" (Jn 1, 14) est un message qui, à la façon des édits impériaux de son temps auxquels il emprunte son nom d'"Évangile", revêt un caractère d'urgence universelle qui le rend éminemment efficace et actuel (pp. 104-105)⁶³. Si, de surcroît, le "royaume" en question est la demeure intérieure d'un "roi" pressé de célébrer le banquet de ses noces (Mt 22, 1-10) par un festin sans pareil (pp. 89-90), il n'est peut-être pas surprenant que les chemins de Saint Jacques puisse inopinément déboucher sur la rencontre accidentelle de ce "roi d'amour épris", d'autant qu'il ne cesse de

dépêcher ses serviteurs à la croisée des carrefours pour y convier les éclopés de la vie (Mt 22, 1-10). Lui-même n'apparaît-il pas de loin en loin sous les traits de l'Étranger - *tu solus peregrinus* - qui rompit le pain aux yeux ébahis des disciples d'Emmaüs?⁶⁴

Tout est consommé. Dès lors, le "marcheur de Dieu"⁶⁵ contemporain, de quelque manière qu'il se perçoive ou se définisse, qu'il se juge à tort ou à raison mécréant ou se forge une spiritualité résolument "postmoderne" toute religion positive confondue, qu'il soit bourrelé de remords, taraudé par le doute, rempli d'amertume et d'indignation, cuirassé de théories ou vidé de toute espérance, ce "marcheur" doit admettre qu'il s'expose à encourir un risque majeur en empruntant de tels itinéraires. Ce risque, c'est d'être touché par la grâce régénératrice, dont la coquille - *intersigna beati Jacobi* - est ensemble le signe et le sceau⁶⁶. C'est préci-

disciple est André (Jn 1, 39-40). L'iconographie du Baptiste le montre pointant l'index vers l'agneau immolé qu'il présente inscrit dans une mandorle ou couché sur le Livre.

⁶³ "Après que Jean eut été livré, Jésus se rendit en Galilée ("carrefour des nations", Mt 4, 15) proclamant l'Évangile de Dieu", dit Marc (1, 14). Cette proclamation s'accompagne de signes (Mt 4, 23). Aux disciples du Baptiste venus l'interroger, Jésus répond: "Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu: les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres" (Lc 7, 22; c'est le texte dont s'inspire la *carta* de 906 dans son "annonce" toute christique de saint Jacques, cf. Richard A. FLETCHER, *Saint James's catapult*, Clarendon Press, Oxford, 1984, pp. 317-323 et Patrick HENRIET, "La lettre d'Alphonse III aux chanoines de Saint Martin de Tours", *Retour aux Sources*, Mélanges offerts à Michel Parisse, Paris, Picard, 2004, pp. 164 et 166). "Récemment", écrit Benoît XVI, "le mot Évangile a été traduit par l'expression *Bonne Nouvelle*. Elle sonne bien à l'oreille, mais reste très en deçà de la dimension qu'a le mot Évangile" (*Jésus de Nazareth*, 1. *Du Baptême à la Transfiguration*, Paris, Flammarion, 2007, pp. 67-68; la Parole divine est "performative", elle accomplit ce qu'elle dit (Is 55, 11; BENOÎT XVI, *Verbum Domini*, 56).

⁶⁴ On songe au Christ pèlerin du cloître de Santo Domingo de Silos, en vieille Castille, qui illustre le récit d'Emmaüs (Lc 24, 13-32). Sans quitter les Évangiles, comment ne pas penser à la chute du récit de la Transfiguration, épisode qui constituait le thème principal du portail ouest de la basilique romane de Santiago. "S'approchant de Pierre, Jacques et Jean, Jésus les toucha et leur dit: «Relevez-vous et n'ayez pas peur!». Levant les yeux, ils ne virent plus que lui, Jésus seul" (Mt 17, 7-8; Mc 9, 8). Le Christ est "le pèlerin" par excellence, parce qu'il est seul à être descendu du ciel et à y être remonté.

⁶⁵ Titre d'un remarquable petit livre écrit par Pierre-André SIGAL (Paris, Armand Colin, 1974).

⁶⁶ L'auteur du sermon *Veneranda dies* composé pour la fête de la Translation de saint Jacques, le 30 décembre, parlant de la coquille qu'il appelle *crusilla* à la manière des Francs, déclare:

sément parce qu’il avance de “la force minuscule de son pas”, comme l’a écrit si bien Jean-Christophe Rufin, “ployé sous son sac”, cramponné à ce dur chemin de terre ou de macadam sous l’immensité écrasante d’un ciel de feu et de pluie que le pèlerin apparaît comme la victime idéale offerte à l’action de la grâce qui peut le faire instantanément basculer “dans un monde doté d’une cinquième dimension” (p. 18)⁶⁷. Cependant, qui dit “grâce”, dit totale gratuité, ce qui revient à dire que le pèlerin n’y est pour rien, le “Très-Haut” bêchant et arrosant sans relâche la terre dans laquelle il sème librement, c’est-à-dire à tous vents, avec une inconcevable libéralité (pp. 126-127). C’est là le mystère de l’élection (Rm 9, 14-17), fruit d’une insondable miséricorde (p. 161), prélude à toute mission (p. 89).

Il n’est donc pas exclu que les digitations tendues par les chemins de Saint-Jacques sur la carte de l’Europe, tissent en

“*crusilla hopus bonum significat*”. Plus loin, il explicite cette définition succincte en disant que les deux valves de ce mollusque, pareilles aux digitations de la main, évoquent le double commandement d’aimer Dieu et son prochain à quoi se résume toute la loi (Klaus HERBERS, Manuel SANTOS NOIA, *Liber Sancti Jacobi - Codex Calixtinus*, Xunta de Galicia, Santiago, 1998, lib. I, § 17, pp. 91-92).

⁶⁷ Voir *Immortelle Randonnée*, 2013 (*op. cit. supra* note 9, pp. 192, 242). “Le pèlerin s’offre sur la route comme une proie au Dieu qui le guette”, précisait le Père Albert-Marie BESNARD, “Tout ce qu’il entend n’est que pour être plus vulnérable (...). Car chercher Dieu revient à se laisser trouver par lui” (voir *supra* note 20, 1959, p. 48, cité dans *L’homme pèlerin, La Vie spirituelle*, 725 (1997), p. 674).

réalité le filet dans les mailles duquel se laissent prendre ceux que le “pêcheur d’hommes” qu’est devenu Jacques le Majeur, - à l’instar de Pierre et André (Mt 4, 18-22) -, attire inéluctablement vers l’Époux du Cantique des Cantiques, qui n’est autre que le Christ. Ce filet n’est du reste pas une nasse⁶⁸. Il est moins le piège de l’araignée tissant sa toile que le fil d’Ariane qui permet à Thésée de s’évader du labyrinthe après avoir vaincu la bête. De fait, sa particularité est de libérer l’homme des liens qui le retiennent captif. Il a donc plus d’affinité avec la corde qui hisse l’alpiniste vers les cimes et tient en cela de “l’échelle de Jacob”, image chère à Jean-Marc Potdevin (pp. 34, 37, 52, 64, *etc.*).

La voie lactée⁶⁹

⁶⁸ “Nasse”, c’est curieusement la métaphore que file Rufin pour traduire sa vision de “l’ordre chrétien”, qu’il se représente comme un “filet à mailles fines dans lequel chacun (...) se trouvait pris comme un poisson dans une nasse”, et dont, à l’en croire le “tissu” aurait recouvert l’Europe sans la pénétrer, filet protecteur désormais “déchiré” (*op. cit. supra* note 10, p. 148).

⁶⁹ Le nom de “chemin de Saint-Jacques” a été promptement donné à la voie lactée, comme l’attestent Rabelais (*Pantagruel* (1532), Chap. II, l. 50-51, éd. V.L. Saulnier, Genève, 1965, p. 18) et, dès avant, le *Grant Calendrier des Bergiers* qui en donne une image parlante (*Pèlerinages et croisades*, éd. du CTHS, Paris, 1995, pp. 189-195). C’est le *caminum stellarum* que l’apôtre désigne à Charlemagne dans l’*Historia Turpini* ou *Chronique de Turpin* qui compose le livre IV du *Codex Calixtinus* conservé à Compostelle. Potdevin qualifie de “voie lactée spirituelle” “ces perles du chemin, alignées comme au long d’un immense chapelet lumineux”, que sont les “joyaux historiques” de chrétienté légués “aux générations futures pour les guider dans leurs pérégrinations” (p. 83).

C'est cette délivrance aussi inattendue qu'inimaginable qui conduit le rescapé de la Visitation, à promener ce soir-là, "hagard" et hébété tel Zacharie sorti muet du Temple (Lc 1, 21-22), des "yeux attendris" sur "tous les prisonniers de la ville" (p. 67). Lui, le "gueux", "malaxé et pétri" au gré des ravines a été relevé, libéré (p. 71). "C'est parce qu'un homme était par terre que le Samaritain le ramassa", a écrit Péguy dans une page admirable sur la meurtrissure du péché qui, en appelant tôt ou tard la grâce sur l'homme (pp. 72-73), permet à celui-ci de s'écrier dans un ultime sursaut *felix culpa* - heureuse faute qui nous vaut un si grand pardon (pp. 152-153) -, pour autant que les fils d'Adam acceptent de remiser leur orgueil (pp. 118, 121). De fait, s'il est mort à soi, le pèlerinage est bien guérison, rétablissement dans la source vive de l'être. Et c'est ce que suggère la suite de l'odyssée qui se lit en filigrane, car il fallait que le pèlerin consente à s'arracher aux délices de l'Éden entrevu (p. 69).

Après une journée d'incubation, voici l'homme "aux sandales de moine" (p. 49) livré de nouveau à la route, bercé au rythme lent de son pas titubant. Saint Jacques l'attend sans hâte là-bas dans la lointaine Galice où il lui a donné rendez-vous (p. 17). En effet, les "visitations" qui le font tressaillir de joie et l'inondent de larmes (p. 76) ne le dispensent nullement de persévérer dans la voie que son "ap-

pel" lui a prescrite. Du reste, il sait maintenant pourquoi il marche⁷⁰ et de quoi il a faim et soif⁷¹. En outre, cet enragé n'a guère renoncé à alléger son bagage du poids des "magnifiques livres" (p. 44) qui l'accompagnent, même s'il s'est débarrassé de *Réussir sa mort*, dont il a ingéré la médecine à doses homéopathiques (p. 68, 122). Mieux, il n'a pu s'empêcher de faire provision d'un peu d'essence rare avant de quitter la "Chambre angélique", - nom traditionnellement donné à la cathédrale du Puy⁷² -, où il a suivi par anticipation la "messe d'envoi" du pèle-

⁷⁰ Si Potdevin ne savait pas où il allait, il ne savait pas non plus ce qu'il cherchait. D'où l'idée qui lui était venue, une fois nanti de son "carnet", de noter scrupuleusement les motifs de son départ. Il en trouva beaucoup d'excellents mais aucun ne le satisfit, d'où cette réflexion déabusée: "Je fais ce chemin pour comprendre pourquoi je fais ce chemin" (p. 20). À présent il pouvait coucher cette réponse limpide: "Pour renaître en Dieu" (p. 71), "re-naiissance" qui n'est viable qu'à deux conditions: rester greffé sur l'arbre de vie (p. 69), comme le sarment sur la vigne, et se nourrir de son fruit (pp. 67-68). Ce baptême de l'Esprit (Jn 3, 1-8) a un effet radical: "Je devais repartir de zéro, redémarrer mon apprentissage de nouveau-né" (p. 152).

⁷¹ Faim du "pain de vie" (p. 155) donné dans l'Eucharistie (pp. 65, 67-68, 90 et 99), "soif du vrai bonheur" (p. 63), si bien que Potdevin peut dire avec le psalmiste "Mon âme a soif de toi" (Ps 63 (62); § 7, pp. 86-87).

⁷² Cette dénomination tire son origine de ce que la première église du Puy, édifiée par les saints Scutaire et Vosy, passe pour avoir été dédiée par le ministère des anges. Odo de GISSEY qui rapporte le fait n'en doute pas un instant. Il précise, du reste, que "ce deuot Habitable des Anges" est, "pour ceste cause appellé des Espaignols, *Chambre Angélique*, comme vn autre Lorette" (*Discours Historiques de la tres-ancienne Devotion à N. Dame du Puy*, Lyon, Louis Mvgvet, 1620, p. 71; Georges et Pierre PAUL, *Notre-Dame du Puy*, Le Puy-en-Velay, Cazes-Bonneton, 1950, p. 5).

rin, "célébrée par l'évêque Henri"⁷³. Heureusement le baume distraitemment choisi n'est rien qu'un opuscule, un "petit caillou", - il en recueillera un autre à Estaing (pp. 39-40, 117, 178) -, sûre boussole pour s'orienter dans les traverses de la marche à l'étoile (pp. 68, 76-77, 118, 161).

Aux pluies de printemps, succèdent maintenant ce qu'il appelle des "douches de miséricorde". Elles achèvent de lui purger l'âme (p. 76). Cependant, à mesure qu'il approche des Pyrénées, ces effusions s'estompent. La dernière "visite" en règle a lieu "le 26 mai avant l'arrivée à Navarrenx", ainsi qu'en fait foi le petit carnet de cuir noir: "L'ombre du Très-Haut est encore venue me voir ce matin et me submerger" (p. 81). L'Hôte divin s'efface, se retire sur la pointe des pieds. Il n'est pas indifférent de noter que ce retrait se produit aux abords de Navarrenx, place frontière entre Béarn et Navarre, haut-lieu de l'hospitalité jacobite. C'est là, en effet, que le Père Iridoy a exercé une inou-

blisable pastorale du pèlerinage, faite d'accueil sans restriction, d'écoute sans réticence et de partage frugal dans la chaleur d'un presbytère. Tout se passe comme si le Seigneur cédait à présent la place à ses serviteurs. En effet, là où il s'en trouve semés, fleurissent autant d'oasis autour des puits de grâces qu'ils s'emploient à forer dans le terreau humain. Il n'en allait pas autrement jadis comme le prouve la litanie de ces noms enchanteurs échus à pauvres bourgades: Santo Domingo de la Calzada, San Juan de Ortega, tous acteurs bien réels et non fictifs du "Chemin" sur lequel ils continuent d'étendre leur bienveillance tutélaire⁷⁴.

En vérité, l'homme n'est plus tout à fait le même. La route des "frères" concurrence maintenant l'aridité du désert peuplé de solitudes dans lequel il aurait aimé à s'enfermer. De fait, les ravissements ont cédé la place à la bigarrure du Chemin émaillé de "rencontres époustouflantes" et de "témoignages incroyables" (p. 78). Ô surprise, l'homme "aux sandales" doit se rendre à l'évidence. Il n'est point seul dans son cas, même si les circonstances et l'intensité de ces effusions varient à l'infini tant il est vrai que

⁷³ À dire vrai, une journée de recueillement et de méditation, contrecoup de l'émotion, s'est intercalée entre la messe et ce nouveau départ: "Je n'ai pu reprendre la route ce jour-là, même après cette messe matinale. Je suis d'abord allé à la sacristie m'inscrire dans le grand registre des pèlerins du Puy, puis (...)" (p. 68). L'évêque Henri qu'il avait croisé sur son chemin (p. 52) et qui lui avait remis une médaille (p. 68), a rendu son âme à Dieu. Depuis ses obsèques célébrées le mercredi 19 novembre 2014 (*supra* note 41), sa dépouille repose dans la chapelle du Crucifix de la cathédrale du Puy. Il aura beaucoup contribué à renforcer la vocation mariale de son diocèse comme à ranger les pèlerins sous le manteau protecteur de Notre Dame.

⁷⁴ Ces deux personnages historiques vécurent l'un et l'autre au tournant des XI^e et XII^e siècles (*cf.* Luis VÁZQUEZ DE PARGA, José María LACARRA & Juan URÍA RÍU, *Las Peregrinaciones a Santiago de Compostela*, t. II, Madrid, 1949, pp. 162-165, et 173-177). Santo Domingo de la Calzada fut le théâtre d'un prodige resté célèbre (*Cf.* H. JACOMET, "Un miracle de saint Jacques : Le pendu dépendu", *Archéologia*, 278 (1992), pp. 36-46).

l'Esprit n'opère jamais de façon identique: "Nous étions nombreux, très nombreux, le long de ces sinueux lacets de terre, à avoir expérimenté sa présence", confesse-t-il (p. 99)⁷⁵.

À Saint-Côme d'Olt, chez les Ursulines, c'est une hospitalière de Saint Jacques⁷⁶ qui lui conte la nuit de rêve qu'elle a vécue dans une église, pour avoir déroulé son sac de couchage aux pieds d'une statue de la Vierge, faute de trouver à se loger ailleurs. Cela s'était passé en Espagne, sur le *Camino Francés* (p. 78). Plus loin, un pèlerin de rencontre, voulant le dissuader de court-circuiter le plateau castillan si jamais il en avait eu la tentation, lui "livra son secret énigmatiquement, disant que « ça » lui était arrivé pendant la traversée de la Meseta" (p. 78). Enfin, au terme du "saint voyage", à Santiago, c'est une jeune femme qui révèle à Potdevin comment elle s'est sentie envahie, "un soir, au gîte", sous la douche. "Il m'a rempli de lumière. Maintenant je peux voir la lumière sortir de moi!" (p. 79), chante-t-elle à qui veut l'entendre, enivrée de cette métamorphose. Auparavant elle se détestait, à

présent elle rayonne de bonheur⁷⁷. Cet enthousiasme est au diapason de l'allégresse qui soulève le pèlerin à l'approche de Compostelle (p. 82). Il avait accéléré le pas⁷⁸. Non content de découvrir la ville de l'Apôtre⁷⁹, "l'homme aux sandales" pousse jusqu'à la fin des terres (p. 83).

Escalader le ciel ? Echelles célestes et ziggourats

Rien n'est fini cependant, tout ne fait que commencer. Le retour du fugitif, aux premiers jours de juillet (p. 18), inaugure une quête fébrile, un véritable parcours du combattant qui tient en même temps du "jeu de l'oie" (p. 62) et ne le cède en rien au "combat spirituel féroce" qui "se livre au cœur du Chemin" (p. 170). C'est le second versant de l'ouvrage qui est construit à la manière d'un diptyque. En effet, deux volets rigoureusement symétriques, composés chacun d'une introduction suivie de sept rapides chapitres, se répondent à la perfection comme dans un miroir. Mais cette distribution irréprochable est un trompe-l'œil qui masque en réalité une profonde dis-

⁷⁵ Mais la transparence que supposent ces "rencontres" n'est-elle pas un fruit de la grâce reçue ?

⁷⁶ On désigne sous ce nom d'anciens pèlerins qui à la suite de leur odyssée consacrent un temps donné à exercer l'hospitalité à l'égard des jacquiers dans des refuges ou des monastères, comme ici à Saint-Côme ou plus loin chez les Prémontrés à Conques.

⁷⁷ "Elle était proche du Thabor...", note Potdevin visiblement frappé par l'aveu ingénu de cette sorte de transfiguration (pp. 79, 110, 138, 140).

⁷⁸ À l'idée du retour qui lui permettrait de revoir les siens, il s'était mis "à presser le pas et à allonger plus que de raison" ses dernières étapes (p. 104).

⁷⁹ "Je terminai le Camino Francés en planant. L'arrivée à Santiago était un rêve, encore tout embaumé des senteurs des forêts d'eucalyptus de la Galice (...)", rêve qui ne lui suffit d'ailleurs pas, puisqu'il pousse jusqu'au Finistère de Galice (pp. 82-83).

parité que l'on pourrait caractériser ainsi: trois ans de cheminement ardu pour moins de trois mois de rude chemin, bref trois mois de marche pour trois ans de ruminations⁸⁰. Mieux, comme dans le corps humain, le merveilleux chapitre d'actions de grâces qui forme en quelque sorte le cœur palpitant de l'ouvrage, se trouve légèrement décentré⁸¹.

Bien qu'intimement persuadé qu'il n'a pas été victime d'une illusion et moins encore d'une “hallucination” (pp. 61, 98, 134), l'“être nouveau” ou plus exactement l'“homme neuf” qu'il est devenu, ne peut en rester là (p. 155)⁸². À

⁸⁰ “Trois années de cheminement spirituel et intellectuel” pour extraire de sa gangue le “trésor” reçu et le faire “briller” (p. 177). Bien que l'auteur évoque “ces deux derniers mois de marche lente et savoureuse” (p. 17), qui correspondent à mai-juin, il faut leur ajouter les dix journées pluvieuses qui précèdent son arrivée au Puy, le jeudi 1^{er} mai 2008. À elles seules ne valaient-elles pas un mois? Mais l'on peut opter aussi pour un autre comput qu'autorise le texte: deux mois de marche suivis de deux années à mijoter (p. 78).

⁸¹ Il s'agit du très beau commentaire du psaume 63 (62) qui forme le chapitre 7 (pp. 85-95).

⁸² “Homme neuf” pour s'être peu à peu senti “pardonné de tout, aimé de nouveau, lavé du passé” (p. 76). “Homme nouveau”, régénéré, parce que tiré de l'argile originel ou “plutôt” de la “boue” du “Chemin pluvieux” (p. 71, 103 et 179). Très avisé, Rufin, maître en l'art de filer la métaphore religieuse, évite à dessein la réfère-



Marc Chagall, Le songe de Jacob
Nice : Musée du XX^e siècle

moins de verrouiller la parenthèse, il se refuse à ignorer, pire à méconnaître ce qui lui est arrivé. Comment s'assurer, au demeurant, qu'il n'a pas été “abusé” (p. 174), d'autant qu'il lui semble n'avoir été que “spectateur” de ce qu'il a “vu” (p. 129)? Aussi cherche-t-il désespérément à retrouver, à comprendre, à faire sienne la blessure reçue (p. 52, 157), quitte à se fourvoyer (pp. 97) et à “revenir d'un seul coup à la case départ” (p. 172). Quel est ce “Dieu inconnu” (Ac 17, 23)⁸³ qui, avec

rence paulinienne. Celui qui s'étonne lui-même de “voir tout avec une fraîcheur éblouissante” est simplement un “être nouveau” (p. 167). La transformation n'est pas du même ordre: dans le cas de Potdevin, il s'agit d'un véritable renversement (p. 152), tandis que pour Rufin, ce serait plutôt une sorte d'assomption naturelle. Plongé dans le sacré, il n'est pas pour autant déraciné de lui-même.

⁸³ Tant qu'il n'est pas révélé et communiqué par le Christ, Dieu reste, à strictement parler, “un inconnu”, que ce soit pour Saül de Tarse devenu saint Paul (Ac 22, 1-21 et 26, 4-23), pour un Augustin ou un Pascal, pour un Joseph FADELLE (*Le prix à payer*, Paris, Éd. de l'Oeuvre, 2010, p. 155) ou un Mohamed RAHOUMA (*Al-Llah al*

la suprême liberté d'«une personne vivante» (p. 65), se laisse approcher (p. 108), toucher et, qui plus est, s'invite à la table de l'homme (Jn 14, 23, pp. 107, 110), comme le fit Jésus quand il aperçut Zachée perché dans son arbre?⁸⁴ L'Église a-t-elle jamais enseigné rien de tel, s'interroge-t-il, tant il craint de friser le «blasphème» (p. 126)? Et quel langage trouver pour parler de ce qui est proprement indicible? Il lui faut donc confronter, comparer, bref procéder à une sorte de vérification expérimentale qui ait valeur d'authentification, de «certification» (p. 135). La sérénité et la force du témoin ne s'obtiennent qu'à ce prix, sachant qu'est témoin celui qui a «vu»⁸⁵.

Par bonheur, le sillon creusé au fil de cette aventure ne cesse de lui ouvrir de nouvelles pistes. Sur cette route de l'homme qu'est la Bible, les signes se répondent comme autant d'échos qui renvoient un même cri d'émerveillement, depuis la stupéfaction de Jacob à Béthel (p. 109) au

cantique chanté au soir de sa vie par Maurice Zundel, nouveau Siméon (p. 110). Des témoignages concordants surgissent, comme celui, bouleversant, d'Alina Reyes, écrivain à la plume sulfureuse, dont l'émoi ne trouve plus à s'exprimer qu'à travers de brûlants poèmes qu'elle baptise *Psaumes du temps présent* : «Tu es venu dans mon cœur, ô Très Pur, / Très Saint, comment as-tu fait ça?» (pp. 111-112)⁸⁶. Or curieusement, c'est une étincelle jaillie à l'occasion d'une «semaine pascale» vécue «à Saint-Jacques de Compostelle», en 2007, qui est cause de cet embrasement⁸⁷.

Dès lors une question obsède le pèlerin qui se languit de «la chambre royale»⁸⁸. Y a-t-il un rapport entre la route, école d'obéissance et de mortification, et l'éblouissement dont il a été favorisé? Qu'a donc de «si particulier» la «voie de Saint Jacques» pour autoriser de tels émois?⁸⁹ En un mot, quel est son

Majhoul, 2002, trad. *Allah cet inconnu*, Ed. Qabel, 2012), ce qui vaut à chaque fois des confessions à couper le souffle.

⁸⁴ «Il y avait (à Jéricho) un homme appelé Zachée (...). Il cherchait à voir qui était Jésus (...). Il courut (...) et monta sur un sycomore pour le voir (...). Jésus, arrivé à cet endroit, leva les yeux et lui dit: Zachée, hâte-toi de descendre; car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison. Celui-ci se hâta de descendre et le reçut avec joie» (Lc 19, 1-6). Tout est dit, du désir de «voir» à la rencontre et à l'inhabitation du Sauveur.

⁸⁵ C'est ce que Jésus déclare clairement à Nicodème venu le visiter en cachette: «En vérité, en vérité, je te le dis, nous disons ce que nous savons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu» (Jn 3, 11).

⁸⁶ *Psaumes du temps présent: 70 prières pour son retour*, Presses de la Renaissance, Paris, 2009, 83 p.

⁸⁷ Cette romancière de talent a retracé l'expérience qu'il lui a été donnée de vivre dans un petit livre: *Lumière dans le Temps* (Montrouge, Bayard, 2008).

⁸⁸ En effet, il est hanté par l'idée de «retourner dans la chambre» afin d'essayer par ses propres moyens de revoir «le Roy» (p. 115). Ce désir est voué à l'échec. Ses lectures lui font d'ailleurs comprendre qu'à s'entêter de la sorte, il fait «fausse route» (p. 172).

⁸⁹ Ainsi s'exprime Jean d'Orgeval dans son testament scellé en 1299: «Pour une voie de saint Jaques ou ie mestoie voé, VI l.» (A. D. Yvelines, cité dans *L'image du Pèlerin au Moyen Âge et sous l'Ancien Régime*, Rocamadour, 1994, p. 354, n. 12).

"secret"? L'ingénieur qu'il est n'a rien perdu de sa redoutable efficacité cérébrale. Au contraire, elle s'est aiguisée. Il lui faut donc passer au crible l'esprit du "Chemin", le "disséquer" (p. 80), le "décortiquer" (p. 99, 181), afin de le contraindre aux aveux. Aussi envisage-t-il de dresser séance tenante le tableau des ferments qui servent de catalyseurs à l'alchimie dont la route est l'alambic (p. 71)⁹⁰. Il n'est que de procéder à la façon du laborantin qui isole une substance pour en extraire les sucres primordiaux, bref la quintessence.

Mais la tentative par laquelle "l'homme aux sandales" s'efforce de décomposer "la méthode du Chemin" dans l'espoir d'en cerner le principe, mieux d'en établir la formule et "le mode d'emploi" (p. 115), se solde à ses yeux par un "échec" analogue à celui qu'il avait essayé lorsqu'il avait vainement entrepris d'expliciter "les raisons de son départ" (p. 20)⁹¹. Même couronnée de

succès, cette tentative aurait, du reste, été réduite à néant, car, ainsi que l'a fort bien vu Rufin, "le Chemin a pour effet sinon pour vertu de faire oublier les raisons qui ont amené à s'y engager" (p. 23). Donc, quelles que soient les motivations qui peuvent encore flotter dans la mémoire du pèlerin, elles sont inéluctablement vouées à être ensevelies sous une certitude massive qui n'est autre que "l'évidence de la marche", aboutissement du processus irrationnel qui a conduit au "départ"⁹². Acculé à l'amnésie en aval, voici qu'en amont les barreaux de la vertigineuse échelle que Potdevin dresse "présomptueusement" vers le ciel dans l'espoir de retrouver la "chambre nuptiale" se dérobent. De l'impérissable construction qu'il projetait, ne subsiste qu'un échafaudage confus (pp. 108-109).

Pourtant ce n'est pas faute d'avoir su capter les "vertus" du chemin suscitées par l'ascèse de la marche⁹³. Rufin lui-

⁹⁰ "Le Chemin est une alchimie du temps sur l'âme", déclare Jean-Christophe Rufin (*supra* note 10, p. 15).

⁹¹ Cet échec n'est pas feint. Il recouvre une réelle problématique. Les "raisons" qu'on aligne ne tiennent pas parce que le souci d'objectivation conduit à les inventer. S'il y avait des raisons nécessaires de partir, il n'y aurait plus d'appel et l'appel, si obscur et voilé soit-il, se dissoudrait dans leur multiplicité. Aussi l'auteur est dans le vrai lorsqu'il finit par coucher sur son carnet: "Je fais ce chemin pour comprendre pourquoi je fais ce chemin" (p. 20). À ce sujet, il n'est que de lire le sketch piquant que Rufin bâtit autour du "Pourquoi?" (*op. cit. supra* note 10, pp. 21-23). Dans le même registre, "reconstituer pas à pas son Moyen Âge" chemin faisant revient à se poser en spectateur de son propre

voyage (p. 89). Riche d'un imaginaire volontiers romanesque et cinématographique, Rufin se laisse prendre à ce mirage pour le plaisir de son lecteur (pp. 70, 102, 110, 122, 176). Mais c'est Compostelle lui-même qui inflige un cuisant "démenti" à cette vision onirique (p. 244).

⁹² C'est qu'"à la confusion et à la multitude des pensées qui ont poussé à prendre la route, (le Chemin) substitue la simple évidence de la marche. On est parti, voilà tout (...), le pèlerinage de Compostelle, tyrannique, totalitaire, fait disparaître les réflexions qui ont conduit à l'entreprendre" (*supra* note 10, p. 23).

⁹³ Le premier barreau qui s'offre à ses yeux lui semble être le *détachement* lié au fait de *sortir de chez soi*. Cette disposition entraîne deux corollaires qui sont le *dépouillement* et l'*apprentissage de la dépendance*. Mais elles-mêmes impliquent la *confiance* premier degré de la *Foi* qui suppose à son tour l'*humilité* et

même observe et peint fidèlement l'écllosion des "dispositions" surprenantes que "le Chemin" prodigue en lui. Mais, dans le cas de Potdevin, l'obstacle tient à ce qu'il s'avère impossible en pratique de décider ce qui est premier dans l'enchaînement, tant l'action de la grâce prévenante, sensible à chaque pas, empêche d'isoler artificiellement l'humain du divin (p. 120)⁹⁴. Ce n'est rien moins que le problème de la nature et de la grâce, compliqué par l'exercice de la liberté, qui se découvre ici, car loin de détruire ou de suspendre la nature, la grâce la suppose et la fortifie.

S'il est clair que seul "l'homme qui naît d'en haut, peut voir le Royaume de Dieu", ainsi que l'énonce saint Jean (Jn 3, 3), la question du "Chemin" n'est pas pour autant réglée. De quel ordre est la nécessité qui met le pèlerin en route ? Est-ce l'appel du printemps ? L'effet d'aspiration produit par la course du soleil ? Il est permis d'en douter, quoique l'univers,

même l'*obéissance*, voire l'*abandon*. Loin de réussir à aligner les échelons, l'auteur se trouve pris dans la spirale d'une démarche régressive qui le frustre dans son désir ascensionnel (pp. 117-119). À cela s'ajoute l'*ascèse de la marche*, la *solitude*, le *silence* dispensateurs de paix, qui prédisposent favorablement l'âme au bénéfice du pèlerin comme du marcheur (p. 120).

⁹⁴ C'est ce que l'auteur sent très bien lorsqu'il évoque les conditions qui tiennent à sa propre histoire: "Je devais ravalier mon désir de canoniser ces quelques règles simples et applicables universellement car entrent aussi en jeu des dispositions particulières, propres à ma démarche personnelle (...)", au nombre desquelles il range la prière, le repentir, la méditation de la Parole et des fins dernières (p. 120 et pp. 148-149).

s'il est créé, puisse bien incliner l'homme vers le créateur comme sa fin, une fin paradoxalement surnaturelle.

Toujours est-il que d'Origène au *Pèlerin russe* (pp. 142-145), en passant par l'Hésychasme (p. 137), la Philocalie ou Prière du cœur (p. 139), saint Jean Climaque (p. 148) et Guigues le Chartreux, Potdevin qui, pour un peu, se voyait de nouveau condamné à tourner en rond comme "un hamster" dans sa cage (p. 23), trouve enfin la clé qui lui permet de sortir de l'impasse, en attendant de gravir, nouveau Kilimandjaro (p. 25), la montagne du Carmel, dont il entrevoit la cime radieuse depuis Paray-le-Monial. De fait, il a trouvé dans les écrits du Père Marie-Eugène de l'Enfant Jésus le guide sûr qui lui permet d'opérer le discernement qui l'apaise, sans quoi son témoignage n'aurait pu prendre forme (pp. 157-160)⁹⁵. Au vrai, ce recueil porte un titre singulier : *Je veux voir Dieu* (p. 157). Est-ce là folle prétention, exacerbation paroxystique d'une ambition frénétique, fruit délirant d'une nostalgie inguérissable, désir dérégulé ou tout ensemble ? Ce n'est, en réalité, qu'une simple parole d'enfant, sérieuse comme elles savent l'être, que le *Libro de la Vida* prête à la toute jeune Thérèse

⁹⁵ L'auteur consacre un chapitre entier au "trésor" (pp. 159-176) qui lui a été révélé à Paray-le-Monial (pp. 62, 157-158). "Vous devriez lire *Je veux voir Dieu* du Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus", lui avait-on conseillé (p. 157), la bagatelle de "plus de mille pages" qu'il savoure "comme du miel" (p. 159).

d’Avila⁹⁶.

La Communion des Saints

L’échappée belle à laquelle Potdevin se livre sans complexe, ne tire pas seulement son intérêt de ce qu’elle fournit un cadre et un garde-fou à sa quête. Elle lui permet de revenir constamment à l’expérience du chemin qui en est le terreau⁹⁷. En effet, cette expérience apparaît comme la matrice au sein de laquelle naît et se développe le processus d’humanisation seul à même de vaincre la dureté du “cœur de pierre” qui obère la marche du pèlerin, dans la mesure où “le Chemin” rend l’âme “vulnérable” et comme perméable à l’action divine (p. 153). N’est-ce pas là, précisément, le ressort recherché ?

Pour être tout à fait complet, il convient donc de relever ici ce que l’on pourrait appeler les racines et les ailes invisibles du “Chemin” que l’auteur a scrupuleusement notées et qui révèlent la généalogie et l’idiosyncrasie particulière du pèlerin. Si la route de Saint Jacques peut prendre tournure de “quête du sacré”, elle n’en reste pas moins conditionnée dans sa réalisation par des fils parfois très ténus, tant on feint de les

⁹⁶ “Je veux voir Dieu, et pour Le voir il faut mourir” (*Libro de la Vida*, 1, cité par le *Catéchisme de l’Eglise Catholique*, Paris, Mame/Plon, 1992, n° 1011, p. 217).

⁹⁷ Il est éclairant de mettre en regard le § 9, intitulé “La méthode du Chemin”, avec ceux qui sont riches de notations quant au vécu de l’*Homo viator*: la douloureuse montée vers le Puy (§ 3) et les “Douches de miséricorde” (§ 6).

ignorer dans le désir fou de tout rapporter à soi comme à sa propre origine. Ces fils qui interdisent de sombrer dans l’abstraction procèdent de la naissance, de la parenté et de l’amitié. Au vrai n’est-ce pas là le plus important? Dès le départ, en



Paray-le-Monial

effet, le pèlerinage qui est appel arrache à la solitude du moi et projette l’impétrant dans un réseau de solidarités. Sans doute est-ce ce qui le distingue radicalement de toute autre démarche.

De surcroît, si pèlerinage chrétien il y a, il ne saurait être que chemin d’incarnation. On mesure de ce fait combien le jacquier est éloigné d’être un “chercheur d’absolu” déconnecté du monde. Au contraire, tout le sollicite, le retient et le relie. Il ne cesse de se lier, comme le montre cette réflexion entendue et jetée au fil du fameux “carnet”: “Le Chemin ouvre les yeux” (p. 82). Il fait donc tomber les écailles et dénoue les étroitures. Faisant voir, il donne aussi des antennes. Et c’est ainsi que peu à peu se forge au long de la route une chaîne humaine qui n’est pas un agrégat de “forçats” et qui a la particu-

larité de croître dans l'espace comme dans le temps. Le "Chemin" revêt les couleurs de la vie parce qu'il est un chemin de vie. Les rumeurs et les frissons qui le parcourent font de lui une immense caisse de résonance⁹⁸. Le petit "carnet" à élastique (p. 20) se fait ainsi l'écho du deuil qui l'attriste encore de bout en bout un an après la mort d'un prêtre. Peut-être s'agit-il du Père José María Alonso Marroquín qui s'est mis au service des pèlerins à San Juan de Ortega (p. 82). Outre la sensation exaltante de "symbiose avec la Création", le pèlerin ébloui assiste à la genèse d'une dimension collective aux accents d'épopée. "Je me faisais des frères en chemin", assure Potdevin. "Après la Pentecôte, je marchais avec un, puis deux, puis six, puis dix autres pèlerins. Venus du monde entier" (p. 80).

Plus loin, il déclare: "Mon carnet s'est noirci de ces mots que mes frères du Chemin, que les hospitaliers, les simples rencontres anonymes ont pu me dire (...). Ils résonnent encore au gré des pages de mon carnet de cuir" (pp. 81-82). À sa "grande surprise", lui aussi s'est vu

confier des intentions de prières. Ce furent d'abord certains amis à l'heure du départ, puis "des personnes anonymes" croisées chemin faisant (p. 44). La plus émouvante de ces requêtes n'est-elle pas ce message que lui remit un enfant de neuf ans: "Je suis orphelin de père: tu veux bien porter mon dessin sur la tombe de saint Jacques? J'ai écrit au dos: Pour que mon papa ne soit pas triste en paradis!" (p. 82). Aussi bien, l'homme aux "sandales ridicules" (p. 45) s'est-il senti poussé jusque dans ses retranchements. "Le Chemin", avoue-t-il, "avait intégralement renversé mon rapport aux autres et abattu les remparts de la forteresse d'orgueil que j'avais bêtement construite pendant quarante ans (...)" (p. 47). Les opérateurs de ce tour de force furent une "genouillère" offerte et acceptée de bon coeur, puis, une demande insolite adressée à deux clochards "dégueüllés" au gré d'une conversation sous le porche de la cathédrale de Cahors. Ce sont eux, des sans-abri, qui lui indiquent le "foyer" où il pourra dormir tout son saoul. Un champ relationnel immense ne s'ouvre-t-il pas dès là que l'on renonce à tromper en cachant sa "vulnérabilité" (p. 32), surtout si l'interlocuteur est encore plus pauvre et plus fragile que soi? Au reste, si l'on en croit Jean-Claude Bourlès: "Voyager c'est accepter de se rendre vulnérable"⁹⁹. De fait, avoir recours à

⁹⁸ C'est cette rumeur que Bourlès appelle plaisamment Radio Camino: "Tous ceux qui sont allés à pied à Compostelle le savent pour l'avoir vécu dans l'omniprésence de «radio chemin», étonnante source de nouvelles sur ce qui se passe ou s'est récemment passé, à des kilomètres de distance. Parcelle de société transhumante, le pèlerin vit dans un faisceau de règles et de rituels indispensables à sa justification, comme à sa reconnaissance par les autres" (Jean-Claude BOURLÈS, *Passants de Compostelle*, Paris, Payot, 1999, p. 45).

⁹⁹ *Retours à Conques*, Paris, Payot, 1993, p.

l'autre parce que l'on a “véritablement besoin” de lui, c'est reconnaître sa dignité, le fortifier dans son être et découvrir la vertu du don de soi (pp. 46-47). Cette heure de vérité qu'impose l'aveu de ses limites peut ébranler quelques certitudes quant à la bonne conscience que l'on a généralement de soi¹⁰⁰.

Mais il y a plus. Non seulement le pèlerin ne marche pas seul, lui qui se laisse peu à peu convaincre que sa solitude est hantée par la foule de ceux qui l'ont précédé et l'encouragent à persévérer¹⁰¹, mais c'est indiscutablement à l'appel de proches enfouis au fond de lui-même, qu'il s'est mis en route, et pour eux. Ainsi ce n'est qu'au terme de “plusieurs semaines de marche” et “trois ans après sa mort”, que Jean-Marc Potdevin

154.

¹⁰⁰ Bourlès a recueilli ce témoignage d'un homme de 62 ans, “poussé dans le dos”, mu comme par “une force irrésistible” à aller à Compostelle: “(...) ce n'est pas évident, quand tu as (...) une vie de petit-bourgeois derrière toi, travail et revenus confortables, de te balancer comme ça sur la route. Là tu en prends plein la gueule. C'est la première grande leçon du chemin: une leçon d'humilité (...). Apprendre qui on est! J'ai écrit à ma femme: «Tu sais, sur le chemin, j'ai fait la rencontre d'un gars pas aussi sympa, pas aussi fort, beaucoup plus petit que je le croyais. Plus con, également: c'est moi!»” (*Passants de Compostelle*, Payot, Paris, 1995, pp. 33-34).

¹⁰¹ “Ce qui jusque-là était une donnée virtuelle, à savoir que l'on se situe dans la filiation immense des pèlerins qui ont emprunté ce chemin au long des âges, devient en ces instants une évidence concrète, une certitude venue du monde autant que du corps et qui s'empare de tout l'esprit. Le pèlerin en danger de désespoir rencontre tout à coup le secours de cette multitude invisible, comme si les âmes de ceux qui sont passés là venaient le soutenir, le gonfler, lui donner courage et force”, opine Rufin (*supra* note 10, pp. 139-140).

réalise subitement que son père se prénomait Jacques (p. 27). Bien sûr, il le savait, mais aucun déclic ne s'était produit en lui et il n'avait pas soupçonné au départ qu'il put y avoir une quelconque relation¹⁰². Comment croire que



Velázquez . Baptême de saint François d'Assise
(Madrid. Museo Lázaro Galdiano)

ce soit là une donnée indifférente, un pur hasard? Et que dire de cette grand-mère maternelle adorée? Ne doit-il pas à la foi “intense” et à la curiosité intellectuelle de cette femme d'exception de s'être tôt familiarisé avec Teilhard de Chardin et Sir Thomas More? Ce n'est pas rien. À quoi s'ajoute l'“admiration pour le pape Jean-Paul II”, qu'elle sut lui faire partager (p. 31). *Le Livre de l'Amour Miséricordieux*, dont il a hérité “à sa mort” et qu'il plonge dans son sac, n'est autre que le “livre de chevet”, le “bouquin si cher à Alice”. N'allait-il pas enfin réussir à en “percer le secret” (p. 38)? Surtout, il ne

¹⁰² “Au fait”, déclare-t-il inopinément, “je ne vous ai pas dit le prénom de mon père. Il s'est imposé à moi comme une évidence après plusieurs semaines de marche (...)” (p. 27).

doute pas un instant de devoir l'illumination qu'il a reçue au Puy à l'intercession de cette grand-mère qui a tant prié pour lui. "Je le SAIS. Je veux juste en être digne", tranche-t-il (p. 68). Devra-t-on considérer que c'est là chose anodine? Ne touche-t-on pas ici aux entrailles, à la chair même du pèlerin? Comment oublier la "cousine Sylvie qui rêvait de partir à Compostelle"¹⁰³ et qui, clouée sur un lit de douleur, fut sa confidente, ou encore cette "croix" donnée pour être portée jusqu'à Santiago et qui s'incrusta en lui au fil des jours (p. 44). Bref, c'est n'est pas sans raison que Potdevin peut affirmer: "Mes pas étaient devenus ma prière" et, manifestement, cette prière s'est fondue dans l'oraison de ceux qui le portaient invisiblement (p. 44).

Le pèlerin est donc bien "messenger" entre terre et ciel. C'est ainsi, du reste, que le Moyen Âge l'a entendu. Il arrivait même que, happé à la porte d'une église, il fut requis d'être parrain de baptême et c'est, à en croire une tradition, ce qui advint au futur saint François quand il fut porté sur les fonts à l'église Saint-Rufin

¹⁰³ Son rôle est loin d'être négligeable puisque le rosaire que le pèlerin a égrené sur "son Chemin", était sa "prière préférée". Aussi était-il intimement uni aux souffrances que la maladie lui faisait endurer. Mieux, elle fut son âme sœur: "Nous cheminions ensemble elle et moi en prière. Je lui avais raconté la venue du Roy, par téléphone, et ça lui avait donné un joli sourire", sans doute plus deviné que vu (p. 77)! Mais que sait-on au juste de ce que voient les yeux de l'âme?

d'Assise¹⁰⁴. Il est donc vrai qu'il "relie les mondes", comme le presentent l'auteur de Compostelle malgré soi¹⁰⁵.

Un pèlerin, Saint-Saturnin

25 mars 2014



¹⁰⁴ Dans la série des 32 toiles qui ornent le cloître de San Francisco el Grande de Madrid et qui illustrent la vie du "docteur séraphique", Zacarías González Velázquez, peintre néoclassique, membre de l'Académie de San Fernando, a figuré le baptême du petit François. Un pèlerin déchaux à l'esclavine couverte de coquilles Saint-Jacques tient l'enfant au-dessus de la cuve tandis que le prêtre l'ondoie copieusement. En Andalousie, au couvent franciscain d'Ecija, le peintre Juan de Dios Fernández a représenté un ange en lieu et place du pèlerin (tableau actuellement conservé au monastère de La Rábida). N'importe car ce trait puise à une même légende qu'a rapporté le Récollet Candidé CHALIPPE dans sa *Vie de Saint François d'Assise*, qui a vu le jour, à Paris, en 1728. Mais là où le Récollet ne voit qu'un "inconnu" aussitôt "disparu" (éd. de 1882, Paris, Lecoffre, t. 1, pp. 51-52), une tradition iconographique assurée a reconnu dans cet "étranger – hospes" un pèlerin angélique, que ce soit en Italie ou en Espagne (voir Humbert JACOMET, *Recherche sur l'iconographie religieuse à Madrid dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le cycle franciscain de San Francisco el Grande*, Mémoire de maîtrise préparé sous la direction de M. Bernard Dorival, Université de Paris-IV Sorbonne, 1982, pp. 144-147; voir aussi "Culte et pèlerinage de Saint Jacques en France", *Pèlerinages et Croisades*, Paris, CTHS, 1995, p. 186).

¹⁰⁵ Voir Jean-Christophe RUFIN, *Immortelle Randonnée*, op. cit. supra note 10, p. 122.

Épilogue

Le Puy, certain jour ensoleillé (ils furent rares) de l'été 2014...

Nous sommes attablés, "mon cousin" et moi, en pleine rue Raphaël à l'un des meilleurs restaurants de la ville, qui en compte beaucoup.. Ici le chef est réputé roi du pâté en croûte. Le cousin Antoine qui turbine jour et nuit est une "star-t-up" à lui tout seul. Mais il est aussi un "jacquier" de la première heure qui a dormi sans confession dans un confessionnal de la cathédrale, à son arrivée à Santiago en juillet 1969... Et où aurait-il pu mieux s'abandonner au sommeil qu'aux pieds de celui qu'il était venu visiter ??

Tout à la joie des retrouvailles, nous menons grand bruit d'autant que ce pèlerin-là n'a jamais été au Puy de sa vie (il était parti de Paris)... Il a donc tout à découvrir... Gagné par notre enjouement et un babillage indiscret, nos voisins de table se mêlent bientôt à la

conversation... Au bout d'un moment la dame qui s'est approchée me dit: "Je cherche une chapelle de religieuses, au Puy... Vous n'en connaissiez pas une?... En effet, j'ai une sœur qui a une amie qui connaît... qui a entendu parler d'un pèlerin qui..., étrange non?, ça fait peur!".

Que se passe-t-il donc sur les chemins de Saint-Jacques? Et toi "Chemin" que tes pèlerins n'écrivent et ne prononcent plus qu'avec un déférent "C" majuscule, malgré les misères que tu leur infliges: Qui es-tu, Quel est Ton maître et Quel nom Lui donnes-Tu ? De Qui Te vient le souffle qui T'emporte vers Lui et, avec Lui, ceux que Tu entraînes ? En deux mots quel est le secret de ta joie et de ton appel ? Ne devrait-on pas un jour essayer d'en remonter le cours jusqu'à la source...?

Saint-Saturnin, 8 décembre 2014

